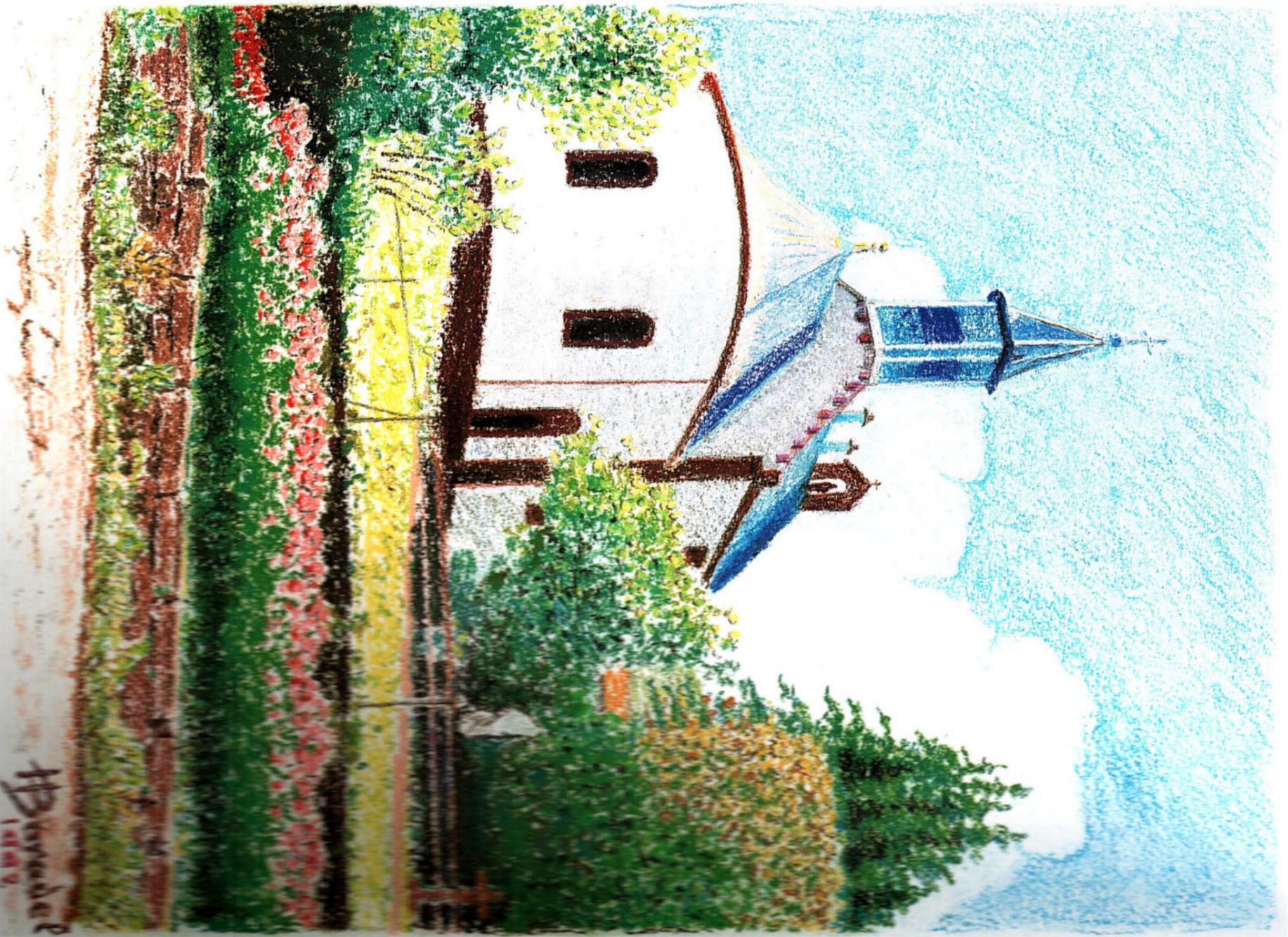


**SOCIETE D'HISTOIRE
DU CANTON DE LAPOUTROIE
VAL D'ORBÈY**



Chapelle Ste Barbe - Yves Maurin

*Yves Maurin
1993*

BULLETIN DE LA
SOCIETE D'HISTOIRE
DU CANTON DE LAPOUTROIE
VAL D'ORBÈY

N° 12 - 1993

SIEGE SOCIAL
50, rue Charles de Gaulle
68370 ORBÈY

*La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val
d'Orbey a été inscrite au Registre des Associations du Tribunal d'Instance de
Kaysersberg et est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace.*

*Le présent Bulletin n° 12 - 1993 a été tiré à 500 exemplaires.
Tous droits réservés.*

*Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Dépôt légal : 3° trimestre 1993
N° ISSN 0753-8413*

ILLUSTRATIONS DE COUVERTURE :

- *Vue du Bonhomme* - Pastel de M. Henri BARADEL
- *Chapelle Ste Barbe - Hautes Huttes* - Pastel de M. Henri BARADEL

SOMMAIRE

- | | |
|--|------------------------------|
| 3 - Editorial | Soeur BEATRIX |
| 4 - Assemblée Générale à Fréland | Maurice HERMANN |
| 6 - Membres de la Société d'Histoire | |
| 9 - Recueil historique de la Commune de Labaroche | René PRUD'HOMME |
| 10 - Hommage à Auguste Scherlen | Soeur BEATRIX |
| 12 - Le chat noir à l'étable | Henri PETITDEMANGE |
| 13 - Lè nor tchette au chtoye | |
| 14 - La huche de Meywihr | Henri PETITDEMANGE |
| 15 - Lè hoetche de Meywihr | |
| 16 - Notre propre histoire à travers les mots | Maurice HERMANN |
| 19 - La moisson dans notre canton au début du siècle | Gaby BAUMANN et Marcel EITEL |
| 22 - Lè sey da not Canto è l'éantch do siècle | |
| 24 - Emigration Miclo-Patry aux USA | Jean-Pol MICLO |
| 26 - Confession d'une sorcière de Fréland | Philippe JEHIN |
| 37 - Les Habitants du Val d'Orbey et le conseil souverain d'Alsace 1658-1789 | Yvette BARADEL |
| 56 - Les contributions militaires 1813-1815 | Francis LICHTLE |
| 62 - Un couple de paysans au Val d'Orbey 1869-1915 | Henri BARADEL |
| 75 - Ambroise : le forgeron de Fréland | Virginie HAXAIRE |
| 78 - Une page d'histoire | Bernadette SCHEHIN |
| 82 - Poésie : En Forêt | Humilis |
| 83 - Acquisitions récentes | |
| On peut se procurer au siège de la Société Permanence | |
| 84 - Sommaires des 11 Bulletins précédents | |

ILLUSTRATIONS :

Vue du Bonhomme - Pastel de M. Henri BARADEL
 Chapelle Ste Barbe - Hautes Huttes - Pastel de M. Henri BARADEL

EDITORIAL

Créée en 1979, la *Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey*, a atteint 14 ans d'existence et de travail, pour éveiller et stimuler dans la population, les jeunes en particulier, l'amour et le respect du passé, ainsi que de ses témoins.

Valoriser les dits témoins et le site rural du Canton, sont ses principaux objectifs. A la fin du présent bulletin, nos lecteurs trouveront le travail accompli au cours de 14 années d'existence. Je tiens à remercier les auteurs des textes dont le titre a été mentionné et qui, par le fait même ont contribué à faire connaître notre canton. Grâce à leur compétence et à l'amour de leur région, la *Société d'Histoire* a pu survivre et étendre son action.

Vivre en consommateur, ce n'est pas faire vivre une société ... Pour faire exister une Société, quelle qu'elle soit, il faut accepter de dépendre les uns des autres et de l'autorité légalement établie. Construire sa mission à soi, démantèle toute société et son existence est de courte durée ...

Je souhaite que le Conseil d'Administration de la Société Cantonale d'Histoire, qui, jusqu'ici, a œuvré pour défendre les valeurs qui sont les siennes : protection de l'environnement et respect de son passé historique, puisse poursuivre son travail en communion avec les Sociétés qui ont le même but.

Les textes du présent bulletin (n° 12 - 1993) pourront paraître un peu longs ... Le niveau du vécu historique, a un intérêt certain pour les lecteurs curieux du passé et de son style de vie. A une époque où l'image est appréciée, ces textes auraient peut-être pu être davantage illustrés ?

Pour terminer, je remercierai l'imprimerie I.C.M.A. de St Dié pour l'excellente impression de nos bulletins.

La Présidente,
 Soeur BEATRIX

ASSEMBLEE GENERALE A FRELAND

Maurice HERMANN

Pour la 13e Assemblée Générale, la présidente Soeur **BEATRIX**, eut le plaisir d'accueillir une quarantaine de membres et de personnalités, notamment M. **Claude DIDIERJEAN**, maire et conseiller général, M. **Jean SCHUSTER**, maire d'Orbey, M. **Jean-Marie SIMON**, 1er adjoint de Lapoutroie, MM. **GEORGER** et **MILLION**, respectivement vice-présidents des Sociétés d'Histoire d'Eguisheim et du Val de Lièpvre.

Après la minute de silence observée à la mémoire des membres actifs disparus, lecture fut faite par Mme **Bernadette SCHEHIN**, secrétaire adjointe, du procès-verbal de la dernière assemblée.

Le bilan financier présenté par Melle **Rose-Blanche DUPONT**, s'avéra satisfaisant, au nom des réviseurs aux comptes, Mme **Gabrielle WALTZER** donna décharge à la trésorière. Mme **Marie-Thérèse HAXAIRE** et M. **Charles SCHILLINGER** rempliront cette mission pour l'année 1992.

Pour le comité, aucune surprise, il fut réélu dans une belle unanimité.

Dans son rapport moral, la présidente rappela les buts essentiels de la Société d'Histoire; recherche, conservation et préservation du passé, mais aussi opposition à tout ce qui peut détruire le patrimoine en liaison avec les communes.

Elle signala ensuite les activités de la Société, principalement, la messe en patois le 12 Mai à Labaroche, l'exposition artistique de M. **Henri BARADEL**, et la présentation des arbres généalogiques réalisés par M. **Pierre BEDEZ**.

Pour terminer, la présidente remercia le conseiller général et les maires pour leur soutien.

Enfin, M. **Claude DIDIERJEAN** dit toute sa joie de voir la Société d'Histoire si dynamique.

Le verre de l'amitié offert par la municipalité clôtura cette assemblée générale, suivie par le repas servi à la Maison du Pays Welche.



*Soutenez notre action
pour la connaissance
de l'histoire locale*

- En faisant connaître notre Bulletin autour de vous,
- En recrutant de nouveaux membres pour notre Société,
- En nous remettant, plutôt que de les jeter, les vieux documents, les vieilles photos du Pays Welche,
- En participant à nos animations.

MEMBRES DE LA SOCIETE D'HISTOIRE

Membres actifs en 1992

Les membres qui n'ont pas réglé l'adhésion 1992 ne figurent pas sur cette liste

- 1 - ALBRECHT Aimé - Illzach
- 2 - ANCEL André - Hachimette
- 3 - ANCEL Bernard - Ferney-Voltaire
- 4 - ANCEL Léon - Labaroche
- 5 - ANTOINE Jean - Anglet (64)
- 6 - Association Généalogie - Guebwiller
- 7 - AUBERT Jean - Nancy
- 8 - BAFFREY J.Jacques - Hachimette
- 9 - BALLAND François - Nancy
- 10 - BANNWARTH J.Paul - Lapoutroie
- 11 - BARADEL Yvette - Fréland
- 12 - BATOT Marguerite - Orbey
- 13 - BAUMANN Gaby - Orbey
- 14 - BEDEZ Pierre - Orbey
- 15 - BEDEZ Serge - Cahaignes (27)
- 16 - BILHAUT Gilles - Wettolsheim
- 17 - BINDLER (Maître) - Orbey
- 18 - BLAISE Georgette - Orbey
- 19 - BLAISE Léon - Orbey
- 20 - BONIFACI André - Lapoutroie
- 21 - BOUSSAC -Librairie-Editeur - Paris
- 22 - BRETZNER Yves - Rives (38)
- 23 - CABOCHE Roland - Lapoutroie
- 24 - CHANEL Gilles - Montmagny (95)
- 25 - CHIODETTI Suzy - Orbey
- 26 - CLAUDEPIERRE Germain - Orbey
- 27 - COLIN Pierre - Coinches (88)
- 28 - COLLIN M.Antoinette - Colmar
- 29 - COPPE Bernard (Docteur) - Orbey
- 30 - DEFASNE Gaby - Lapoutroie
- 31 - DEMANGEAT Jacques - Orbey
- 32 - DENIS M. Noëlle - Strasbourg
- 33 - DIDIERJEAN Claude - Fréland
- 34 - DIDIERJEAN René - Colmar
- 35 - DIEUDONNE Paul - Colmar
- 36 - DOCTRINE CHRETIENNE (Soeurs) - Nancy
- 37 - DODIN Gilbert - Lapoutroie
- 38 - DUCHAINE Paul - Ban de Lavelines (88)
- 39 - DUPONT Gérard - Orbey
- 40 - DUPONT Rose-Blanche - Orbey
- 41 - DUPORTAIL Guy - Strasbourg
- 42 - EBERLE Paulette - Colmar
- 43 - EITEL Marcel - Labaroche
- 44 - ESCHER-HERISSON Laurence - Orbey
- 45 - FOESSEL Georges - Strasbourg
- 46 - FRANCOIS Andrée (Sr Béatrix) Hachimette
- 47 - GANTER André - Morschwiller le Bas
- 48 - GEISSLER Robert - Lapoutroie
- 49 - GERY-RIETTE Jacqueline - Limoges (87)
- 50 - GIRARDIN Philippe - Lapoutroie
- 51 - GRIVEL J.Marie (Abbé) - Fréland
- 52 - GRUNENWALD Dominique - Colmar
- 53 - GRUNENWALD J. Michel - Colmar
- 54 - GSELL Fernand (Docteur) - Orbey
- 55 - GUIDAT François - Orbey
- 56 - GUIDAT René - Orbey
- 57 - HABIG (Abbé) - Colmar
- 58 - HAENEL Hubert - Lapoutroie
- 59 - HAXAIRE Jacques - Lapoutroie
- 60 - HAXAIRE Virginie - Lapoutroie
- 61 - HERMANN Maurice - Orbey
- 62 - HERQUE Raymond - Orbey
- 63 - HERZOG R. et J. - Paris
- 64 - HUG Aloyse - Orbey
- 65 - HUSSON Joëlle - Orbey
- 66 - INSTITUT D'HISTOIRE D'ALSACE - Stras
- 67 - JACKY Marion - Lapoutroie
- 68 - JAEGLER Bernard - Triembach/Val
- 69 - JEANDON Maria - Hachimette
- 70 - JECKER Lucien - Orbey-Pairis
- 71 - JEHIN Guy - Wintzenheim
- 72 - JEHIN Philippe - Colmar
- 73 - JEHIN-RINALDI Véronique - Colmar
- 74 - JUILLARD M.Claire - Joncherey (90)
- 75 - JULLIARD Maria - Lapoutroie
- 76 - KEHAYOFF Rolande - Strasbourg
- 77 - KEMPF Marthe - Strasbourg
- 78 - KIEFFER Jean - Lièpvre
- 79 - KILLY Yvette - Colmar
- 80 - KLINKLIN Gérard - Labaroche
- 81 - LAMOUCHE Chantal - Le Bonhomme
- 82 - LAMOUCHE M. et Th. - Orbey

- 83 - LAURENT Germaine - Hachimette
- 84 - LAURENT Thierry - Brunoy (91)
- 85 - LAURENT Yvonne - orbey
- 86 - LELLIG Micheline - Paris
- 87 - LEMAIRE Jean - Lapoutroie
- 88 - LOING Edmond (Mme) - Hachimette
- 89 - MAIRE Claude - Lapoutroie
- 90 - MAIRE Raymond - Orbey
- 91 - MARCHAL Arlette - Issenheim
- 92 - MARCHAND Germaine - Colmar
- 93 - MARCO M.Thérèse - Hachimette
- 94 - MASSON Roger (Abbé) - Orbey
- 95 - MAURER Agnès - Orbey
- 96 - MERCKY Roger - Strasbourg
- 97 - MEYER Dominique - Ammerschwihr
- 98 - MICLO André - Orbey
- 99 - MICLO J.Pol - Malzéville
- 100 - MILLION Roland - Ste Marie aux Mines
- 101 - MINOUX Jean - Hachimette
- 102 - de MISCAUX René - Lapoutroie
- 103 - MOINAUX Pierre - Anould
- 103 - MULLER Irène - Lapoutroie
- 104 - MULLER Wulf - Boudry (Suisse)
- 105 - MUNIER Lucie - Fréland
- 107 - NALIWAIKO de HUSIATYN Nicolas
Plombières les Bains (88)
- 108 - NOGNES-ORY Monique - Agen (47)
- 109 - OTTINGER Marguerite - Nancy
- 110 - PARFAIT François - Paris
- 111 - PARMENTIER Clotilde - Labaroche
- 112 - PARMENTIER Denis - Labaroche
- 113 - PARMENTIER Gilbert - Hachimette
- 114 - PARMENTIER Hélène - Lapoutroie
- 115 - PARMENTIER Michel - Orbey
- 116 - PATRY Hervé - Guémar
- 117 - PERRIN André (Père) - Riedisheim
- 118 - PERRIN Bernard - Lapoutroie
- 119 - PERRIN Gilbert - Lapoutroie
- 120 - PETITDEMANGE Cécile - Le Bonhomme
- 121 - PETITDEMANGE Henri - Fréland
- 122 - PETITDEMANGE Marie - Hachimette
- 123 - PIERRE J.Jacques - Orbey
- 124 - PIROLA Jeanne - Orbey
- 125 - POMMOIS Lise - Niederbronn
- 126 - PRUD'HOMME André - Orbey
- 127 - PRUD'HOMME Denise - Orbey
- 128 - PRUD'HOMME René - Orbey
- 129 - REMY Henry - Hachimette
- 130 - RETTIG Denise - Fréland
- 131 - REVEILLET Germain - Wihr-au-Val
- 132 - RIBOLZI J. Charles - Orbey
- 133 - RIESS Eric - Colmar
- 134 - RIETTE Albert - Colmar
- 135 - RIETTE Jacqueline - Labaroche
- 136 - RIVIERE Jacques - Remiremont
- 137 - SAULNIER Denise - Lapoutroie
- 138 - SAUR Pierre - Colmar
- 139 - SCHAETZEL Jean - Kaysersberg
- 140 - SCHEHIN Bernadette - Orbey
- 141 - SCHILLINGER Charles - Wintzenheim
- 142 - SCHMITT (Docteur) - Labaroche
- 143 - SCHRECK J. Paul - Turckheim
- 144 - SCHUSTER Cécile - Orbey
- 145 - SCHUSTER Suzy - Orbey
- 146 - SIMON Alice - Orbey
- 147 - SIMON Armand - Orbey
- 148 - SIMON Gérard - Orbey Pairis
- 149 - SIMON J. Marie - Lapoutroie
- 150 - SIRAC Suzanne - Orbey
- 151 - STADELMANN Bernard (Abbé) Lapoutroie
- 152 - STELLY Michel - Palaiseau (91)
- 153 - STOLTZ Victor - Orbey Tannach
- 154 - TARIN Geneviève - Mulhouse
- 155 - THIRIET - Jacques - Lapoutroie
- 156 - THOMANN J. Bertin - Orbey
- 157 - TOSCANI Armand - Le Bonhomme
- 158 - TOUZOT - Libraire-Editeur - Paris
- 159 - TRISCHLER Robert - Turckheim
- 160 - UETWILLER-HENON Claude - Blois (41)
- 161 - ULMER Joseph - Colmar
- 162 - VELCIN (Melle) - Orbey
- 163 - VOINSON Etienne - Orbey
- 164 - VOINSON Maurice - Orbey
- 165 - WALTZER Gaby - Orbey
- 166 - WALTZER Paul - Orbey
- 167 - WANLIN Martial - Colmar
- 168 - WITT Pierre - Strasbourg
- 169 - ZANN J. Paul - Orbey

Membres bienfaiteurs en 1992

- | | |
|--|----------------------------------|
| 1 - AUBERT Jean - Nancy | 9 - MAIRE Raymond - Orbey |
| 2 - DIDIERJEAN Claude - Fréland | 10 - OTTINGER Marguerite - Nancy |
| 3 - DOCTRINE CHRETIENNE (Soeurs) Nancy | 11 - RIESS Eric - Colmar |
| 4 - DUPONT Rose-Blanche - Orbey | 12 - RIETTE (Mme) Colmar |
| 5 - FOESSEL Georges - Strasbourg | 13 - SCHEHIN Bernadette - Orbey |
| 6 - GRIVEL J. Marie (Abbé) Fréland | 14 - TARIN Geneviève - Mulhouse |
| 7 - KILLY Yvette - Colmar | 15 - WALTZER Gaby - Orbey |
| 8 - LAURENT Thierry - Brunoy (91) | 16 - WANLIN Martial - Colmar |

Organismes où le bulletin peut-être consulté

- 1 - BIBLIOTHEQUE NATIONALE ET UNIVERSITAIRE - Strasbourg
- 2 - BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE - Colmar
- 3 - BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE - Strasbourg
- 4 - UNIVERSITAS BIBLIOTHEK - Freiburg im Breisgau
- 5 - BIBLIOTHEK BAYERRISCH - Munich
- 6 - DIRECTION REGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES - Strasbourg
- 7 - BIBLIOTHEQUE HUMANISTE - Sélestat
- 8 - EDITIONS TOUZOT - Paris
- 9 - SOCIETE PHILOMATIQUE VOSGIENNE - Mairie de St Dié des Vosges
- 10 - SOCIETES D'HISTOIRE DE LA VALLEE DE LA WEISS - Mairie de Kaysersberg
- 11 - BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE - Orbey
- 12 - FACULTE DES SCIENCES HISTORIQUES - Institut d'Histoire Strasbourg

Membres coopérants

- 1 - COLIN Pierre - Romanologue - Sté Dié
- 2 - DENIS Marie-Noëlle - CRNS Strasbourg
- 3 - LICHTLE Francis - Archiviste - Kaysersberg
- 4 - MULLER Claude - Historien - Colmar
- 5 - MULLER Wulf - Philologue - Boudry (Suisse)
- 6 - RADIO 100 - Colmar
- 7 - THOMANN Marcel - Président de la Fédération des Sociétés d'Histoire-Strasbourg
- 8 - VOGLER Bernard - Directeur de l'Institut d'Histoire - Strasbourg
- 9 - DUPONT Gérard - Photo-Vidéo - Orbey

Etudiants, membres de la Société d'Histoire

- | | |
|------------------------------------|--------------------------------|
| 1 - ANCEL J.Baptiste - Orbey | 8 - KEMPF Sandrine - Labaroche |
| 2 - BAILLY Cécile - Labaroche | 9 - KRAUSS Michaël - Orbey |
| 3 - BAUMANN Christel - Orbey | 10 - MICHEL Marie - Labaroche |
| 4 - BAUMANN Nathalie - Orbey | 11 - MOSZYK Gwennaël - Orbey |
| 5 - CUMEUNIER A.Sophie - Labaroche | 12 - MUNIER Sébastien - Orbey |
| 6 - FERNANDEZ Raoul - Hachimette | 13 - PERRIN Eric - Labaroche |
| 7 - JACQUES Mireille - Fréland | |

RECUEIL HISTORIQUE DE LA COMMUNE DE LABAROCHE

René PRUD'HOMME

- 1313 - Celle, première appellation du terroir.
- 1351 - Jean Seigneur de Ribeaupiere donne comme fief au chevalier Ulrich d'Ilzach le château du Hohnack.
- 1441 - Zell nouveau nom germanisé du terroir.
- 1640 - Labaroche devient le nouveau nom de la commune.
- 1646 - Les dîmes restent dûes jusqu'en 1753.
- 1663 - Paroisse de Labaroche jusqu'à parir de 1691 a son propre curé
- AN III de la République, premiers procès-verbaux du conseil municipal.
- 1706 - Apparition des premiers registres de l'église.
- 1787 - Reconstruction de l'église de Labaroche, construction de la maison d'école La Chapelle.
- 1926 - Electrification de la commune.
- 1928 - Création de la scierie Gullung, et installation d'une batteuse communale au lieu dit La Chapelle.
- 1929 - Création d'une usine Hertzog à La Place.
- 1949 - Reconstruction de l'église paroissiale détruite par les bombardements.
- 1953 - Premiers travaux d'adduction d'eau de la commune.
- 1954 - Construction d'une deuxième église sur les hauteurs, à Haute Baroche.
- 1956 - Au 30 Juin, l'usine Hertzog cesse de fonctionner.



Auguste SCHERLEN

HOMMAGE

A

AUGUSTE SCHERLEN

Soeur BEATRIX

Né le 21 août 1871 à Herrlisheim, près de Colmar, **Auguste SCHERLEN**, après avoir fréquenté l'Ecole Normale, devint instituteur au Bonhomme d'abord, puis à Labaroche et à Colmar en 1906, à l'école Saint-Joseph.

C'est à cette date qu'il épousa **Marie Augustine ARNOUX** fille d'un chapelier de Kaysersberg, établie à Orbey, rue Charles de Gaulle où elle exerça le métier de son père.

AUGUSTE SCHERLEN, HISTORIEN

Sa première oeuvre fut un essai sur l'histoire de son village natal dont il parlera à plusieurs reprises. Juste avant la première guerre mondiale, **Auguste SCHERLEN** inventoria et classa les archives de plusieurs communes : Bennwihr, Eguisheim, Ste Croix-en-Plaine, Turckheim, Wintzenheim, Ammerschwihr.

En 1910, il publia une Oeuvre en français et en allemand, "*Le Pèlerinage de Notre-Dame des Trois-Epis*". En 1912, il fit paraître un opuscule "*La Guerre de 30 Ans en Alsace*".

Suspecté par les Allemands, il fut banni à Grenoble. A son retour, il fut instituteur à Logelbach, puis à Ste Croix

en Plaine. Il refusa ce dernier poste et donna sa démission d'enseignant. C'est alors que la municipalité de Colmar lui proposa le poste d'archiviste, où il trouva son bonheur.

UN TRAVAIL DE BENEDICTIN : LES PERLES D'ALSACE

A partir de ce moment là, **Auguste SCHERLEN** s'occupa d'inventorier des fonds d'archives, vrai travail de bénédictin, souvent ingrat, mais combien précieux. Parmi toutes ses publications, nous retiendrons "*Les Perles d'Alsace*", en 1926. Premier volume qui en comptera 3. C'est une longue série d'études substantielles sur Colmar et ses environs. Le deuxième volume aussi important parut en 1929, en allemand et en français. C'est sa famille qui a fait paraître le tome 3 en 1984. Recueil rempli d'études d'une variété et d'une richesse remarquables.

AUGUSTE SCHERLEN, GRAND AMI DE LA NATURE

Promeneur et randonneur dans les Vosges toutes proches, les sorties montagnardes constituaient le délasserement dominical habituel de notre historien. Le 23 novembre 1933, accompagné de son épouse et d'un ami, il s'effondra, pris d'un malaise cardiaque, en franchissant la hauteur qui menait le groupe à Gueberschwihr.

Il repose à Orbey dans la sépulture familiale de son épouse. Nombreux sont ceux qui se recueillent devant sa tombe. La flamme du souvenir, des sentiments de reconnaissance et de vénération ne s'éteint pas.

--:--:--

SOURCES :

+ L. SITTLER : "En mémoire d'un historien remarquable" (1983) - Bulletin du Canton de Wintzenheim (1981)

LE CHAT NOIR A L'ETABLE

Henri PETITDEMANGE

C'était au temps des sorcières. Le Jean était marcaire à la Combe. Mais il n'avait pas de chance avec ses cabris.

Dès qu'une de ses chèvres mettait bas, le lendemain un cabri était retrouvé mort. Le jour suivant un autre, comme s'il avait été étranglé. De guerre lasse, Jean prit son sabre et fit le guet à l'étable.

Vers minuit, que vit-il, un gros chat noir qui se dirigeait à pas feutrés vers les cabris. Notre Jean bondit et asséna un terrible coup de sabre sur le dos du chat qui s'enfuit en miaulant.

Le lendemain matin, Jean aperçut le fils du voisin qui s'en allait en toute hâte chez le médecin à Lapoutroie. "Qui est malade chez vous ?" "C'est la Marie elle n'a pas dormi de la nuit, son dos est tout noir et elle souffre horriblement."

Depuis ce jour là, Jean n'eut plus de problèmes avec ses cabris.

-:--:-

Lè nor tchette au chtoye

Henri PETITDEMANGE

Sir do ta dé gnaches. Lo Jean ir marcaire è lè Comme. Mais é n'avou pè doe tchans dèvide sé cabris. Kat enne tchive bottaye bè, lo lendemain in cabri ir koervè. Lo djo dèpré in aut; sir comme si zerro esstu stranguil. Ma fou, lo Jean pernoe in gwo sabre et wartoe au chtoye.

E mèynoey ko ké vèyoe ? Enne groosse tchette nore n'allè to balema tchi lé cabris !! Notre Jean sautoe è l'air et frapoe lè tchette, in bon cow de sabre tsu lo do. Lè tchette fuyoe è mianolan.

Lo lendemain mèti lo Jean vèyoe lo foe do voizi ke nallaye to teprou tchi lo barbèye. " Kiass ka malève tchi vo?" "Sa note Marie; èl a tote nore tsu lo do et elle é mo, elle é mo".

Ennda lo djo là, lo Jean ne poedoe pu d'cabris.

LA HUCHE DE MEYWIHR

Henri PETITDEMANGE

Il y a des centaines d'années que le village de **Meywih** près d'Ammerschwih a disparu. Mais, bien cachée dans les souterrains du château existe une huche en fer, laquelle contient les trésors des anciens seigneurs du lieu.

Un soir, un homme de Labaroche, se rendait à Ammerschwih, lorsque soudain alors qu'il était à l'endroit du village disparu, la terre trembla une flamme surgit de terre. Affolé, le Barotché s'arrêta. La flamme s'éteignit et devant lui que vit-il : **une grosse huche en fer**. Sur le couvercle de la huchesse tenait un chien portant une clef dans sa gueule. Le Barotché entendit une voix qui lui disait : "**prends la clef et ouvre le coffre. Tu seras riche, très riche et heureux toute ta vie**". Entre-temps le chien devenait de plus en plus gros, ses yeux brillaient comme des braises.... Notre homme ne pouvait plus bouger.

D'un coup, il s'enfuya à toutes jambes, et la huche s'enfonça lentement dans le sol.

Seul, celui qui n'a peur de rien pourra un jour récupérer le trésor de **Meywih**.

N.B. Le village de **Meywih** était protégé par un château qui a appartenu aux comtes de Ribeaupierre. Les habitants se réfugièrent au 17^e siècle à Ammerschwih.

Lè hoetche de Meywih

Henri PETITDEMANGE

E li des centaynes d'ennayes que lo villèdje de **Meywih**, mi lan de Marville é disparu. Mais, bé kwetchi da lé souterrains do tchètey enne hoetche de fyè a rèpu dèvide les trésors dé sègneurs do loey.

In sâ, è lè broun dè ney, in Barotché n'allaye è Marville. D'in cow, é l'ir è **Meywih**, lè tierre tramouloe, enne fiamme strissoe fû do patoe, èffolè mo Barotché s'èrrètoe. Lè fiamme se stenndoe. E devant lu, ko ké veyoe : **enne gosse hoetche de fyè**. Dsu lo keyech dlè hoetche in tché kavou enne kyè da lo moessey. Enne woè doegè : "**doeviè lo kofr, deviè lo kofr. Te sré rétch, to sré rétch tote tè vie**". Antoer ta, lo tché doevnaye to gwo, to gwo. Sé ey erludji comme dé braises.... Mo Barotché ne djoyae pu boudji.

D'in cow é se rlevoe et fouyoe, fouyoe è grande djambayes, é to balema lè hoetche s'èfonçoe da lé tierre.

Lot latt koe'n dote de ré, lot latt pourré in djo par lé trésors de **Meywih**.

NOTRE PROPRE HISTOIRE A TRAVERS LES MOTS

Maurice HERMANN

Les expressions de nos "anciens" étaient le reflet de leur vie quotidienne faite de simplicité et de bon sens.

Voici les plus typiques et les plus originales.

-
- Ela pouiyou inaque enne rète de moteye.
 - Il est pauvre comme une souris d'église.
-
- Quatte é pyoue vaumoe dansi dsu sè chmuge que d'owvrè da i tchan.
 - Quand il pleut, il vaut mieux danser sur sa chemise que de travailler au champ.
-
- Lè poure ne tchè wèlan do pèri.
 - La poire ne tombe pas très loin du poirier. Signification : les enfants héritent souvent des qualités et des défauts de leurs parents.
-
- Botche quoche-te téré i pain d'laiseye.
 - Bouche tais-toi, tu auras un pain au lait.
-
- Lo gô-là fait frizi lé pou do nè.
 - Ce goût fait friser les poils du nez.
-
- E noe faumi se dévoechti dèvan de nallè o leye.
 - Il ne faut se déshabiller avant d'aller au lit. Signification : ne pas se dépouiller tant que l'on vit.
-

- E vau moe i skoechi do loeye qu'enne belle pyèyntch de fu de loeye
 - Une dosse de l'endroit est préférable à une belle planche d'ailleurs. Signification : il vaut mieux faire confiance à un modeste gars du pays qu'à un beau Monsieur inconnu.
-
- Ne mie latchi sé pyèm sna tchau d'auve.
 - Ne pas lâcher ses plumes sans eau chaude. Signification : donner difficilement.
-
- Ennsè quomi varouque lo pore hamme é ètètchi sè tchive.
 - Il ne connaît pas encore le lieu où le pauvre a attaché sa chèvre. Se dit d'une personne qui n'a pas encore connu la misère.
-
- Tchèque pot è sè quoevyège.
 - Chaque pot à son couvercle.
-
- Se drasse naque i byan paw dsu i taco de fé.
 - Se redresse comme un pou blanc sur un tas de fumier. - Se dit d'une personne fière.
-
- Ca mi toucou lè gline qué qunaque lè poermeere qué fait l'u.
 - Ce n'est pas toujours la poule qui caquette la première qui a fait l'oeuf.
-
- Ezo bottè Pingquotte dan Pèque.
 - Ils ont mis Pentecôte avant Pâques. - Expression ironique d'autrefois visant deux fiancés obligés de se marier dans l'attente d'un heureux événement.
-

- On désigne parfois un homme sans méchanceté par : I lèche-moe, jte lècherè. Un laisse-moi - Je te laisserai.

- E poelro i paww po avou lè peye.

- Il pèlerait un pou pour avoir la peau. - Bel exemple d'avarice.

- Hoelè lo vényo fu denne vètche. - Traduction : creuser (mot à mot) Le veau hors d'une vache. Signification : tirer les vers du nez.

- Deye zau pâ. Que Dieu ait sa part. Courte prière que nos grands-parents prononçaient en se couchant.



LA MOISSON DANS NOTRE CANTON AU DEBUT DU SIECLE

Gaby BAUMANN
Marcel EITEL

La terre légère de notre Canton ne se prête pas bien pour y semer du froment. Au temps des petits cultivateurs de la montagne, au lieu du froment, ce qui réussissait le mieux par ici, c'est ce que l'on nommait "le blé" (le seigle).

LE BLE

Il avait beaucoup d'avantages. Sa paille était longue, elle servait pour beaucoup de choses. Battue au fléau, c'était surtout pour la couverture des maisons qu'elle était recherchée. On attachait aussi les arbres à leur piquet, avec. Elle servait aussi à attacher les vignes à leur support; pour fabriquer des liens, pour rempailler les chaises, pour faire des ruches et des hausses pour les abeilles. On en faisait aussi des panetons pour le pain, des paniers à couture, des bourrelets d'étanchéité derrière les portes et les soupentes. La paille qui ne pouvait servir à autre chose, on la coupait pour en faire la litière aux bêtes.

Le grain du blé donnait de la bonne farine. Elle n'était pas aussi blanche que celle du froment. Elle servait à la fabrication du pain de ménage, qui restait frais au moins une semaine. Le son servait à l'alimentation du bétail.

L'ORGE

Elle était surtout pour les poules et pour les porcs, parfois aussi pour les vaches en remplacement du son. Les oies, les canards et les lapins l'appréciaient aussi. On pouvait aussi en griller pour remplacer la chicorée avec le café.

Sa paille, courte, était souvent mélangée au regain pour lui éviter un échauffement excessif (au moment de la fermentation). Quand il n'y avait pas beaucoup de fourrage, les vaches et les chevaux en mangeaient un peu; le restant était utilisé comme litière pour les bêtes.

L'AVOINE

Elle était pour les chevaux; pour les autres animaux, elle les

eût trop échauffés. Sa paille servait de litière. Avec les balles on pouvait faire des paillasses.

LE SEIGLE DE PRINTEMPS

Il ressemblait au seigle, mais produisait moins de grain. Il était semé en remplacement du seigle qui avait été gelé en hiver.

LES MAUVAISES HERBES (dans les céréales)

Les rhinanthes : lè rièlle
Les bleuets : les pouyat
Les coquelicots : lé djau
Les vesces : lé bséy d'ret

ON MOISSONNAIT TOUJOURS AU MOIS D'AOUT

Il fallait préparer les outils. Battre une faux, pas trop fine, il y a des pierres dans le champ ! et les éteules du seigle sont dures !

Monter le "cintre à coucher la paille" sur le manche de la faux. Battre les faucilles. Faire tremper la paille pour fabriquer les liens. Monter la voiture à ridelles, y mettre la perche et la corde servant à amarrer le chargement.

Quand les céréales arrivent à maturité, par un jour de beau temps, on pouvait commencer.

Les femmes étaient vêtues d'un tablier, coiffées d'une cornette, les hommes en blouse, pantalon de toile et chapeau. **C'étaient les femmes qui délimitaient le pourtour du champ.** Elles empoignaient la paille en son milieu, la coupaient, en expurgeaient les mauvaises herbes avec la pointe de leur faucille et la disposaient en javelles.

Quand elles avaient terminé, **les hommes le fauchaient** (le seigle). Les femmes le ramassaient au fur et à mesure, derrière les hommes, l'expurgeaient de ses mauvaises herbes avant de le disposer en javelles pour le faire sécher.

L'orge et l'avoine devaient être rentrées le jour même.

Le seigle pouvait séjourner à l'extérieur plus longtemps. Il était lié en gerbes et disposé en huttes dans le champ. Quelques jours plus tard, un jour de soleil, il fallait le charger sur la voiture et le rentrer au grenier, puis en faire une meule (les épis au centre).

Les céréales étaient battues au fléau, en hiver, dans les périodes de mauvais temps.



" LA MOISSON "



Lè sey da not Canto è l'éantch do siècle

Gaby BAUMANN
Marcel EITEL

Lè ladjî tyèr d'not canto n'sé prat mi bé po y smè do ferma. Do ta dé pti morker dè montèyn, è lè pièce do ferma, souk sé chékau lo me èvau toussi, sir souk en d'jau **"lo biè"** (le seigle).

Lo biè avou trobé dé èvètèch. **So chtrè** ire grang; é servau po trobé èke. Bètu o fyèjey, sîr surtout po rkwètchi lé maujo ké l'ire érkwèri. En liau aussi lé arb èpré lé pikè èvod. E servau aussi po l'è lé vègn èpré lé pèchèy; po fèr dé lyo, po fèr lé tsu dé sèl, po fèr dé bos èko dé rèhaus po lé mochat. En nè fèyau aussi dé corbio po lo pègn, dé tcharpiat po lè couzrie, dé totchat po dèri lé ech èko da lé tapnè. Lo chtrè k'nire mi bon po fèr èke, en lo kauwpau po chterny lé béyt.

Lo grè do biè dnau dè bonne fèrin. Elle n'ire mi si byantche ké séy do ferma. Elle servau po fèr lo pegnd'meynèdj ké dmourau fra au mon èn smèyn. Lo kre servau po neri lé béyt.

L'Odj ire surtout po lé jlin èko po lé pochéy, défou po lé vètch è lè pyès do kre. Lé ôy, lé bor èko lé lapi l'eymâne aussi. En pâu aussi lo rehti po rèpyèsi lè chicoré èvo lo café.

So chtrè, koch, ir bé sova malè èvo lo rwèni po ken s'èchauffeus mi trop.

Kat é n'y aw mi trop d'èskvéy, lé vetch èko lé tchwau nè mindjâne in paw, lo rèch sir po chternî lé beyt.

L'Avôn sir po lé tchwau; lé zaute béyt, sa lé èrau trop échaufi. **So chtrè**, sir po chternî. Evo d'sé péyat en paû fèr dé pèyès.

Lo trèmau (seigle de printemps) é rsèna lo biè, mais én dénau mi tant d'grè. E lire smè po rèpièsi lo biè kawou jalè è l'eviè.

Lè miède (da lè vènrî)

Lè rielle : rhinante
Lé pouyat : bleuets
Lé djau : coquelicots
Lé bséy d'ret : vesces

En séyau toukou o mou d'Aout

Falau préparè lé èbèch. Rbèt ène fau, mi trop tèm, é lî dé pîr da lo tchang, èko lé chtoyo so duch. Montè l'èdjèvleuy dsu lo wâ. Rbèt lé séy. Trapè lo chtrè po fèr lé lyo. Montè lo tchè è chaul, botè lè pît èko lè kôd po tni lo chargema.

Kat lè wènrî ir mèyeur, pa în djo d'byè ta lè séy pau èantchi. Lé fam îne vechtî d'ine dèvètéy, ène cornet d'su lè téyt, lé zam ène blaud, dé tchaus dé kouti èko in tchèpéy.

Sir lé fam ké séyâne lè ronde do tchang. Elle tnâne lo chtrè pa lo mweytang, lo séyâne, lo chauwbâne èvod lè smaye dè séy, po tin'; fû lè miède, èpré elle l'èdjèvlâne. Kat elle ine prate, **lé zam lo sayâne** (lo biè). Lé fam lo rêmèsâne aussi fô dèrî; elle lo chauwbâne danké d'lèdjèvlè, po ké satcheuss.

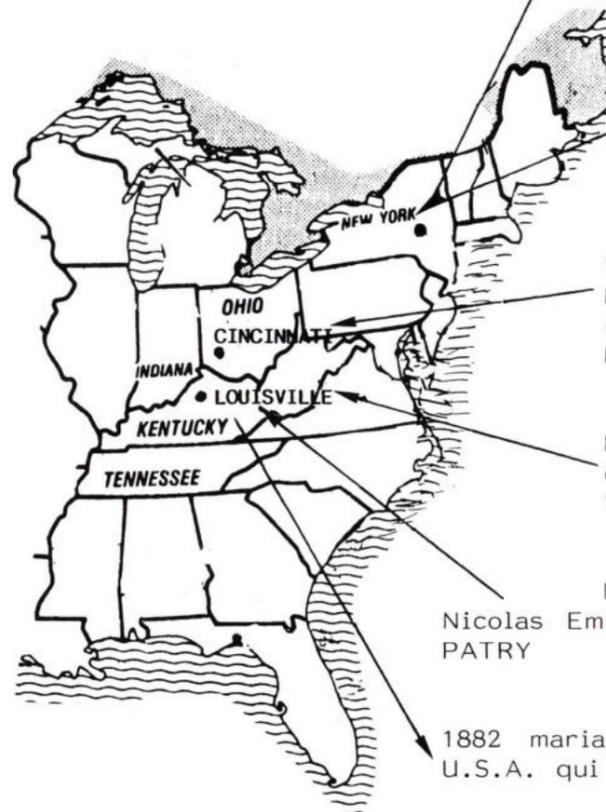
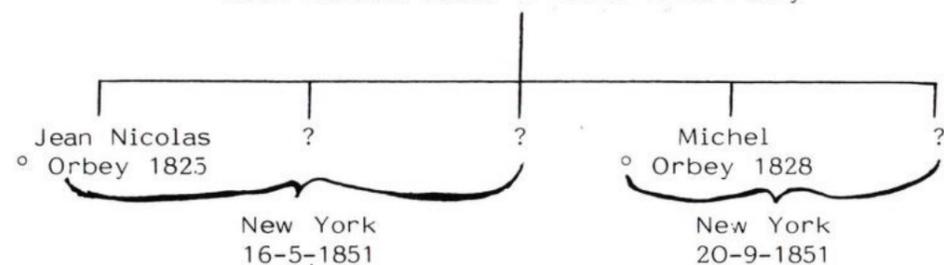
L'Odj èko l'Avon ine rentrè lo djo mèyme.

Lo biè pau dmourè fû kopu d'ta; é lire lie par d'jerb, è botè en covat da lo tchang. Ene pair dé djo pu tâ, ing djo d'slo, falau lo tchadji dsu lo tchè po lo rantrè dsu lo soley, è fèr lo tchéy (les spi o mweytang). Lè wènrî ire bètouye o fyèjey, è l'evyè, da lé binây d'pe ta.

EMIGRATION MICLO - PATRY AUX USA

Jean-Pol MICLO

Jean Nicolas Miclo x Marie Anne Patry



1854 décès à CINCINNATI de Jean Nicolas MICLO, son épouse Marie Françoise Demange se remarie à Orbey en 1863 avec Jean Pierre MICLO

Marie Barbe PATRY épouse (veuve ?) MICLO demande à partir pour LOUISVILLE le 28 juin 1855

Naissance à LOUISVILLE le 1.12.1859 de Nicolas Emile MICLO fils de Laurent MICLO et Joséphine PATRY

1882 mariage à Orbey de Nicolas Emile MICLO né aux U.S.A. qui est donc revenu au pays de ses parents.

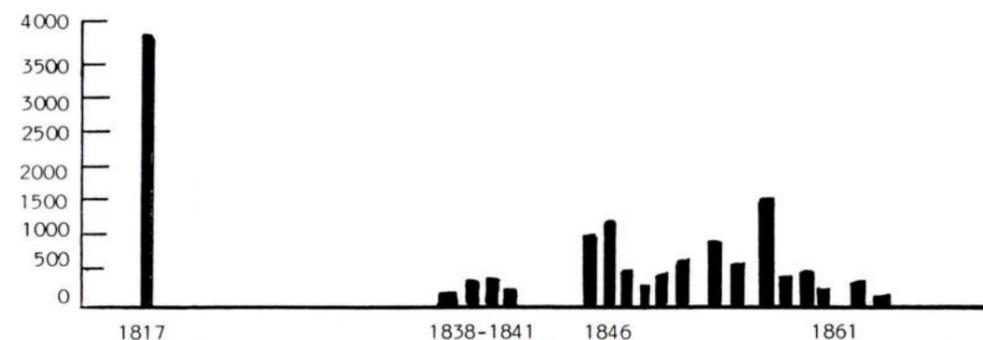
Tous ces émigrants sont peut-être partis rejoindre Jean François PATRY, menuisier, qui a demandé un passeport pour l'Amérique au mois de mai 1817 soit 34 ans plus tôt. Il était parti avec 3 personnes.

Il faut savoir que cette année 1817 a vu le départ de 28 habitants d'Orbey pour ce continent lointain :

- Joseph **ŞANNEZ** avec 4 personnes
- Melchior **KORNEMANN** avec 5 personnes
- Joseph **KNOFF** avec 3 personnes
- Jacques **GAUDEL** célibataire
- Jean Louis **GAUDEL** avec 4 personnes
- Laurent **BUTZ** avec 1 personne
- Sébastien **BLEICHER** avec 4 personnes

Qu'est-ce qui a bien pu pousser ces 28 habitants à s'expatrier ? Si l'on en croit la thèse de Nicole FOUCHE (1), l'année 1817 qui vit 5191 Alsaciens émigrer fut une année de grande disette. Au printemps 1817, les Alsaciens paient les catastrophes de l'année 1816, les désastres naturels - pluies, orages, grêles, inondations - avaient détruit cultures et récoltes (pommes de terre et céréales). On peut donc penser que ce fut la cause principale de ce nombre élevé de départs.

Y a-t-il encore des descendants de ces "colons" aux U.S.A. ? Les recherches entreprises (par correspondance) n'ont pas encore donné de résultat et je remercie par avance quiconque me donnera des renseignements à ce sujet.



(1) **Sources** : - Thèse de Nicole FOUCHE "Emigration Alsacienne aux Etats-Unis 1815-1870" (publications de la Sorbonne 1992)

- Hervé DIERSTEIN, André GANTER "L'émigration des Haut-Rhinois aux Amériques en 1817"
- Registres d'état civil Orbey

CONFESSION D'UNE SORCIERE DE FRELAND

Philippe JEHIN

Les 19 et 20 novembre et le 12 décembre 1631, **Jeannon** veuve de **Nicolas Barlier** de Fréland, passe aux aveux : elle raconte ses entrevues avec le diable et détaille les maléfices qu'elle a commis pendant près de 30 ans.

Si le document, conservé aux Archives départementales (1) est exceptionnel par sa présentation et ses informations, il n'apparaît pas extraordinaire dans le contexte du XVII^e siècle. Il se présente comme un registre in-4° en bon état de conservation, contenant une introduction et trente articles sur sept pages.

Exceptionnel, il l'est tout d'abord parce qu'il est écrit en français, or la langue administrative de la seigneurie de Ribeaupierre dont relève le Val d'Orbey reste bien l'allemand. On peut donc légitimement se demander pourquoi il est rédigé en français puisque les lettres sont extrêmement rares dans la vallée en ce début du XVII^e siècle. L'écriture est régulière, soignée et de caractères gothiques. Le rapport a donc été composé par un germanophe bilingue, vraisemblablement un officier seigneurial dont nous ignorons le nom et la fonction.

Cette confession reste cependant un acte courant à la fin du XVI^e siècle et dans la première moitié du XVII^e siècle. En effet, de 1615 à 1635, on estime à près de 5 000, le nombre de cas de sorcellerie relevé en Alsace. Le XVII^e siècle, peut être plus que tout autre siècle, et particulièrement dans notre province, est le siècle de la sorcellerie. L'Alsace est gravement touchée par les troubles essentiellement dus à la terrible guerre de Trente ans. Les années de misère se succèdent. La guerre, les exactions des soldats, la famine traumatisent les populations et marquent profondément les âmes.

Le Val d'Orbey n'échappe pas aux destructions, les villages sont détruits, l'abbaye de Pairis est pillée par les Suédois, la population est décimée. Cette insécurité générale alimente l'imagination et la superstition, elle inspire les récits fantastiques et les pratiques de sorcellerie. Avec la paix revenue et la lente reprise économique, les procès pour sorcellerie diminuent et finissent par disparaître à la fin du XVII^e siècle.

C'est dans ce contexte difficile où la sorcellerie est unanimement reconnue et réprouvée, que les autorités arrêtent, interrogent et exécutent finalement **Jeannon Barlier**.

" Confessions tant Amiable que par Torture De **Jeannon** vefve de feuz **Colas le Barlier** de freland estant estée interrogé les 19e et 20e 9bre 1631 comes aussy le 12e 10bre dito : en présence de 7 Tesmoins neultres".

Jeannon Barlier a donc avoué tous les actes mentionnés par la suite, soit de sa propre volonté soit par la torture. Aucune méthode n'est précisée car l'essentiel est la confession. En effet, les juges s'acharnaient à obtenir de l'accusée les aveux les plus complets. Ceux-ci constituaient la pièce la plus importante de l'instruction, les preuves étant difficiles à fournir.

On ignore les noms et qualités des témoins, on peut supposer qu'il s'agissait du curé, des jurés de justice et des notables. Il est fort probable que l'accusée n'ait point eu de défenseur, sa culpabilité étant évidente pour tous; d'ailleurs, même ses avocats auraient plaidé contre elle, de peur d'être accusés eux-mêmes comme suppôts de Satan.

1. Premièrement elle a confessé qu'une foie devant 30 ans que son mari lavoit bastue et quelle sen alloit de nuÿ allé hors de son palle en la cuÿssiene et comes la maÿson estoit ouverte vinte ung home en fasson du guarson feuz **Clad Pierron** officier a freland venant aupres de elle la consolloit et parloit avec elle tellement quil s'accorderent par ensemble.

Les faits remontent à près de 30 ans, donc vers 1600, elle a ainsi exercé son art diabolique pendant trois décennies. On peut s'étonner devant ce délai si long. Pourquoi avoir attendu si longtemps pour la traduire devant le tribunal ? Veuve, âgée et peut-être solitaire, elle attise les suspicions et les craintes de ses voisins. Mais avant d'être dénoncée et livrée à la justice, elle a très bien pu être acceptée par la communauté villageoise. Elle a peut-être rendu des services en suppléant les sages-femmes, les médecins, en guérissant hommes et bêtes. Puis cette complicité tacite se brise accidentellement, à la suite d'un évènement, d'une plainte, d'une déception.

Après avoir été battue par son mari, **Jeannon** se réfugie à la cuisine, le diable vient la consoler sous les traits d'un officier du village (2). Dans tous les cas de sorcellerie, Satan choisit le moment le plus propice où la résistance à sa séduction sera la plus faible. Il prend toujours l'apparence d'un proche, et sa présence est rassurante.

2. Item elle a confessé que le susdit luÿ avoit donné quelque piéc d'argent, mais qu'il estoit fault et rien valloire sinon du cuÿre.

3. Item quil avoient habitéz par ensemble, encé elle sapperceux que se nestoit quun movais esprit surquoÿ elle reclamat Dieu, il s'en wamuÿte.



" LE GRAND BOUC "

Goya, 1798 - Musée GALDIANO, Madrid

4. Item bien'tost il relvenoit apres d'elle en sa chambre la seconde fois.

5. Item la troisieme fois dedans son estable et toujours elle habitoit avec Luÿ corporellement.

Avant de partir, le diable offre toujours un gage, une pièce d'or ou d'argent, mais qui se transforme vite en objet sans valeur : morceau de cuir dans notre cas, feuille de chêne, bout de chiffon ... Puis les rencontres se succèdent et des rapports charnels s'en suivent comme pour sceller leur pacte.

6. Item il luÿ donna de la grasse blanche comes farine pour en faire sa wollonstéz.

7. Item quelle avoit approuvéz sa sciance a une de ses chattes laquelle en mourutte le mesme jour.

En échange de son âme, le diable lui donne la poudre magique, la grasse blanche (ou plutôt la graisse ou l'onguent) dont l'efficacité est immédiatement testée et prouvée sur l'une de ses chattes, or le chat est, dans l'imagination collective, souvent associé au diable. La nature de la graisse n'est pas précisée, mais bien d'autres rapports s'tendent longuement sur sa composition : graisse d'enfant assassiné, coquilles de noix calcinées, épine-vinette, pomme-épineuse appelée vulgairement "herbe aux sorciers", belladone et mandragore. Ces plantes, agissant sur le système nerveux et le cerveau, peuvent provoquer des hallucinations. Il est donc fort possible que Jeannon Barlier avait des connaissances en botanique qu'elle pouvait utiliser à bon ou mauvais escient.

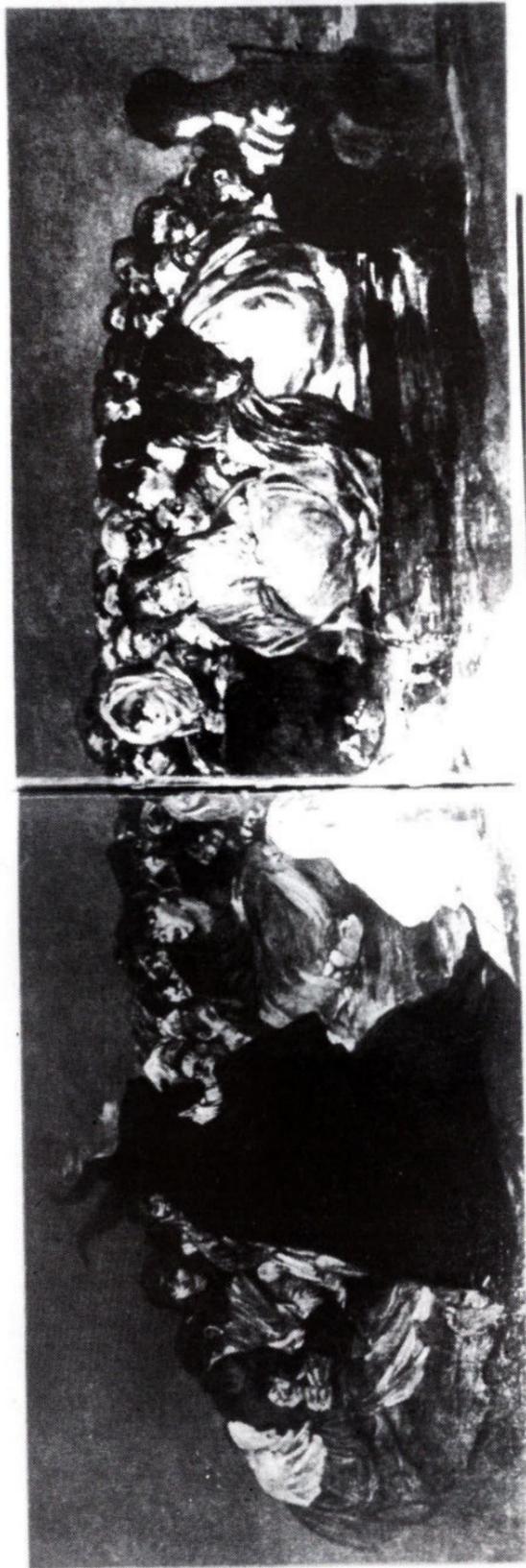
8. Item la troisieme nuÿcttee après quelle heut fait congnaissance avec le malin esprit il la mesnoit au Sabat pour faire son festin dit au Calvin sur le plain.

9. Item a son festin n: n:

10. Item la premiere fois quelles estoient apres d'elle.

Après les premières rencontres et l'initiation aux sciences occultes, intervient le Sabbat où la femme se lie définitivement au diable. La confession de Jeannon Barlier apporte très peu de renseignements, aucun autre participant n'est mentionné, aucune description de la nuit, elle précise simplement que le festin nocturne se déroule sur le plain au Calblin.

Le lieu de réunion du diable et de ses sorcières correspond d'ordinaire à un point dominant les environs afin d'attirer les regards des arrivants; il se trouve souvent sur le sommet déboisé d'une montagne ou dans les ruines d'un vieux château. Ainsi Jeannon



" L'ASSEMBLEE DES SORCIERES "
 Goya, 1819 - Musée du Prado, Madrid

Barlier affirme que le Sabbat se déroule au Calblin qui domine le village, lieu riche en récits fantastiques (3).

Aucun récit détaillé du moyen de déplacement utilisé pour s'y rendre, ni du déroulement. Il est cependant certain que les juges ont questionné l'accusée à ce sujet. Ou **Jeannon Barlier** n'a rien raconté, même sous la torture, ou ses informations ont été censurées dans le présent rapport. Ces deux hypothèses soulèvent bien des interrogations, d'autant que les descriptions ne manquent pas dans les procès similaires. La nouvelle sorcière y rencontrait alors pour la première fois ses semblables (n° 10). Le Sabbat présidé par le diable sous son aspect le plus repoussant, comprenait une messe noire, un banquet, des meurtres de nouveaux-nés ... et se terminait en orgies effrénées (4).

11. Item son maître que se nomoit Perscin la comandoit de renoncer Dieu et tous les Saintz et de prendre en maître le Diable pour Dieu toutefois quelle pensoit autrement en son coeur.

Le diable lui demande de renier Dieu et ses Saints. **Jeannon Barlier** cède en apparence mais affirme au juge qu'elle ne lui avait pas abandonné son âme. Cette étape se place généralement avant le Sabbat, il semblerait donc que cet article 11 ne se situe pas dans la suite logique des faits d'autant que le diable agit encore sous les traits d'un homme, nommé ici **Perscin** (?). De même, l'onguent est toujours donné au cours du Sabbat. Pour rétablir une chronologie conforme à tous les cas de sorcellerie, on suppose que les articles 11 et 6-7 aient été intervertis.

Après le Sabbat et le don de la potion, il s'en suit une abondante série de cas où la sorcière nuit aux hommes et aux animaux.

12. Item quelle avoit my de la grasse dedant du laict pour l'enfant Jean friand une petite fille de 3 ans qu'y demouroit alors tout proche de sa maison pour ce que son père luy avoit coulÿe des seriesses (5) quil en mourût encé devant 20 ans environ.

13. Item quelle at fait mourir l'enffand Jean miclin son voÿsien sependant que sa mere estoit encore couché il y a 4 ans environ layant seulement touches avec sa main.

14. Item avoir touché une wache a une jambe appartenant a Colas chenaulx son tutteure laquelle boÿtoit encore.

15. Item à maître Jean Wauldgeÿ Officier elle luy a touché une wache pour ce quil estoit fauchéz a elle pour quelcque damage que ses Boeuffes lui avoient fait a la chaulde coste (6).

16. Item a sa fille marie quelle avoit my des certaines semences dedans la Buÿe que son maitre luÿ avoit donnéz, despuÿs en estant estée mallade jusquel a la mort.

17. Item avoir touchéz l'enffant lorenz Dürenberg avec sa main; dedans le molin sur ce ledit enffant est sortÿ du mollin et se noÿat dessouls le pont.

18. Item a Clad Goltz elle luÿ avoit donnéz a boire tellement quil delvenoit malade, mais elle luÿ redonna sa santtez.

19. Item a la fille de Colas Chenaulx son tutteur nomce Roÿenne (?) Lavoit touchéz a l'oeulle tellement quil tombast hors de sa tête et en mourut.

20. Item elle avoit donnéz et preparéz une pome a sa flueure (7) l'enffant de Jean friand agéz de 3 ans devant 20 ans environ tellement quil en mourût.

21. Item au garson Jean Louÿs estant desja grand luÿ avoit donnéz de sa poÿzon dedans ung pottage cependant quelle demeuroit encor a la maÿson de Clad Cadas devant 10 ans environ et en mourut.

22. Item a la servante de Lorentz Dürenberg quelle luÿ avoit donnéz une rasiene (8) et de la mestre dedans du breuvage pour desjeter le fruict de son corps.

23. Item a elle mesme tuéz devant 2 et 3 ans une genisse d'un an et une chèvre laquelle chèvre appartenoit paravant a la mosnatte (?).

24. Item a Hannssos Boullus de freland devant 2 ans elle luÿ at tuéz une genisse d'un an et demÿ en luÿ aÿant donnéz a manger des bohluyes (?).

25. Item avant 20 ans : elle avoit faict mallade son frere mais lavoit reguerrÿ.

26. Item elle a donnéz et mÿs de grasse dedans dupottage de la femme Jean Louÿs laquelle en mourrutte en 2 jours pour come quelle ne luÿ avoit seilÿe ung champs de bled et avoir faict de la

peutte besoinge(9).

27. Item a l'enffant de sa soeure Collate agéz de 4 ans feme de Johin Seyler de mostier (10) elle miste quelque chosses

de son art dedans sa bouÿe tellement quil en mourut dans une sepmaine avant 18 ans.

28. Item avant 10 ans : elle avoit donnéz de sa pouldre dedans un veoire de vin a la feme Clad Goltz mais ladite feme luÿ aÿant redemandéz sa santté elle at grettéz Dune rasiene (8) que le Dyable Luÿ avoit donnéz a manger Dessus une pome : et elle futte reguerrie.

29. Item elle at touchéz encore la jambe de la fille Colas Chenaulx son tutteur nomée margueritte laquelle delvenoit mallade mais luÿ avait redonnéz sa santté.

30. Item avant 15 ans : elle a touchéz le bras de sa soeur au nom du Dyable encé laquelle ne la pouvoit lontemps manÿer jusques elle luÿ avoit frottéz ledit bras avec sa grasse au nom du Dyable sur ce fute reguerrie.

Comes aussÿ la soeure de son marit Georgeatte du mesme."

Ces 19 articles décrivent 20 maléfices qu'elle aurait faits en 30 ans, ce qui est peu pour une si longue durée. Neuf enfants, six adultes ont été concernés, elle a commis un avortement (n°22) en faisant absorber une substance abo....?, et elle a tué ou blessé 6 animaux. En fait, elle a provoqué la mort de 10 personnes, principalement des enfants, et en a reguerri 6. Les victimes appartiennent à son entourage : sa fille (n°16), son frère (n°25), son neveu (n°27), sa soeur et sa belle soeur (n°30). Elle s'acharne sur quelques familles particulières : deux enfants de Jean Friand (n°12 et 20), Clad Goltz et sa femme (n°18 et 28), au garçon et à la femme de Jean Louÿs (n°21 et 26) et à Colas Chenaulx son tuteur (n°14, 19 et 29). Pourtant tant au Moyen Age qu'à l'époque moderne, une veuve ne se voit pas attribuer de tuteur. Les Coutumes du Val d'Orbey prévoient sagement qu'après le décès de l'un des parents, les enfants reçoivent un tuteur à la diligence du procureur fiscal (11). Quel est alors le rôle de Colas Chenaulx ?

Jeanne Barlier avoue avoir utilisé du poison dans neuf cas, principalement sa grasse, parfois des racines et des pommes. Souvent, elle sévit par un simple toucher qui paraît aussi efficace et redoutable que l'empoisonnement : elle provoque ainsi la mort, une blessure invisible (12), le suicide ou l'accident. Elle emploie aussi des plantes et des racines pour guérir des victimes de ses poisons ou de ses touchers.

Les sortilèges qu'elle inflige sont disproportionnés avec les préjudices qu'elle a subis. Elle empoisonne une fille car son père lui a volé des cerises (n° 12), ou une femme qui a abîmé son champ de céréales (n°26). Mais elle n'invoque aucune excuse pour la plupart des autres meurtres. Ses actes paraissent gratuits et ignobles :



" LES CAPRICES : JOLIE MAITRESSE "
Goya, 1799 - B.N. PARIS

elle n'hésite pas à assassiner sa fille, ou d'autres villageois.

Pour les hommes du XVIIe siècle, il ne faisait aucun doute qu'il convenait d'arrêter, de juger et de supprimer un être aussi maléfique pour la communauté, pour la société entière bâtie selon les plans de Dieu et donc, en proie aux attaques subversives du Malin.

S'il est effectivement riche en informations nouvelles, le document soulève aussi beaucoup de questions. Il consacre en effet une large part à la rencontre avec le diable et aux méfaits commis. En revanche, il reste muet sur la description du Sabbat, les complices, les méthodes d'investigations et, enfin, sur la sentence retenue. Celle-ci ne fait cependant aucun doute. **Jeannon Barlier** tout en essayant de trouver des circonstances atténuantes ou en expliquant qu'elle a agi par vengeance, a avoué ses fautes et a donc reconnu qu'elle était une sorcière. La peine alors prévue était le bûcher, mais les femmes qui avouaient, étaient généralement, par clémence, décapitées ou étranglées avant d'être brûlées. La communauté se voyait ainsi délivrée, purifiée, d'un suppôt de Satan.

La confession de **Jeannon Barlier**, accusée de sorcellerie, illustre bien la mentalité des hommes du XVIIe siècle. Elle nous livre à cet égard un excellent témoignage sur la conviction de l'influence du surnaturel dans la vie quotidienne. Formés par le rationalisme et l'esprit scientifique, nous pensons avoir abandonné cet état d'esprit. Il n'en est rien : il nous domine encore, mais sous d'autres formes.

NOTES

- 1) ADHR E 622
- 2) Un officier, sous l'Ancien Régime, exerce un office, une fonction, au service du seigneur ou du roi.
- 3) De nombreuses légendes se rattachent au Calblin, voir par exemple H. PETITDEMANGE "Les nains de la roche du renard", bulletin n°11, 1992.
- 4) Dans la majorité des cas "le sabbat représente le côté pittoresque dont les descriptions remplissent de longues pages dans les interrogatoires selon la curiosité des juges". R. MANDROU : Magistrats et Sorciers en France au XVIIe siècle, (bibliographie)
Pour plus de détail sur le Sabbat voir Rodolphe REUSS : La sorcellerie aux XVIe et XVIIe siècles, (bibliographie)
- 5) "voler des cerises" ?
- 6) Ils étaient fâchés car les boeufs de l'officier avaient abîmé son champ à la Chaude Côte.
- 7) Une pomme à sa fleur = une pomme arrivée à maturité
- 8) Une racine ?
- 9) Elle avait sali (ou abîmé) son champ par de la mauvaise besogne ou, en y faisant ses besoins.
- 10) de Munster.
- 11) voir l'article 41 des Coutumes de 1564 : E. BONVALOT.
- 12) R. REUSS relève que l'on découvre généralement une brûlure profonde sous la peau du cadavre à l'endroit où les doigts de la sorcière l'ont touché.

BIBLIOGRAPHIE

BONVALOT Edouard - Les Coutumes du Val d'Orbey - Paris, 1864.

MANDROU Robert - Possession et Sorcellerie au XVIIe siècle - Paris, Fayard, 1979.

Magistrats et Sorciers en France au XVIIe siècle : Une analyse de psychologie historique - Paris, Seuil, 1980

REUSS Rodolphe - La Sorcellerie aux XVIe et XVIIe siècles, particulièrement en Alsace - Steinbrunn, édition du Rhin, 1987 (réédition avec préface de Gérard LESER).

SIEFFERT A. - Procès de Sorcellerie à Molsheim p. 234-236 dans Revue d'Alsace, 89, Strasbourg, 1949.

Je tiens à remercier M. Charles SCHILLINGER et Mme Odile WILSDORF pour les conseils qu'ils m'ont donnés pour la retranscription du manuscrit.

**LES HABITANTS DU VAL D'ORBÉY
ET LE CONSEIL SOUVERAIN D'ALSACE
1658 - 1789**

Yvette BARADEL

Le Conseil souverain d'Alsace était le parlement alsacien que le roi de France avait créé lorsqu'il avait reçu de la maison d'Autriche, par les traités de Westphalie en 1648, les terres que cette dernière possédait en Haute Alsace. La compétence de ce Conseil s'étendit sur cette région et couvrit ensuite toute la province après la prise de Strasbourg en 1681.

Ce fut un édit royal de septembre 1657 qui installa tout d'abord le Conseil à Ensisheim, ancien chef-lieu des territoires autrichiens de Haute Alsace. Le Conseil fut ensuite transféré en 1674 à Brisach puis en 1681 dans la Ville Neuve de Brisach dans l'île de Paille au milieu du Rhin enfin en 1698 à Colmar où il demeura jusqu'en 1789 (1).

Le rôle du Conseil souverain était celui d'un parlement, c'est à dire qu'il était double (2). C'était tout d'abord une cour de justice qui jugeait en première instance des personnages importants : abbés, nobles, officiers du Conseil et recevait les appels des juridictions inférieures, c'est à dire celles des baillis seigneuriaux. Mais le Conseil était aussi une chambre d'enregistrement, d'une part pour les édits et arrêts royaux afin de les rendre exécutoires dans la province, d'autre part pour les lettres royales ou seigneuriales obtenues par des particuliers de la province.

Ayant été amené à consulter les archives du Conseil souverain qui se trouvent aux Archives départementales du Haut-Rhin à Colmar, nous avons été curieuse de savoir quels pouvaient être les rapports que les habitants du Val d'Orbey avaient avec ce parlement (3).

1657. Sept

**EDIT
DV ROY.
PORTANT CREATION
& establisement d'un Conseil Sou-
verain en Alsace, Pays & lieux ce-
dez à sa Majesté par le Traicté de
Munster.**



**A TOUL,
Par Simon Belgrand & Jean Laurent
Imprimeurs du Roy.
M. DC. LVIII.**

Edict royal portant création et établissement du Conseil souverain d'Alsace.
Metz septembre 1657. Plaquette imprimée à Toul en 1658 (Archives du Haut-Rhin).

Au XVII^e et XVIII^e siècles le Val d'Orbey était un des bailliages de la seigneurie de Ribeaupierre qui s'étendaient de la vallée de la Liepvre à celle de la Fecht. Le dernier comte de Ribeaupierre, Jean-Jacques, avait légué sa seigneurie à son gendre, Christian II, comte palatin du Rhin et de Birkenfeld et celui-ci avait rendu hommage au roi de France en 1673.

Le bailliage d'Orbey groupait cinq communautés : Fréland, La Baroche, Lapoutroie, Le Bonhomme et Orbey. Chacune de ces communautés élisait chaque année des officiers à la tête desquels se trouvait un maître-bourgeois. L'ensemble était géré par un bailli représentant du seigneur et un procureur fiscal aidé d'un greffier. La population du Val, composée essentiellement de paysans, augmenta considérablement au cours du XVIII^e siècle, passant de 2 000 habitants vers 1700 à 8 000 vers 1770 (4). Quels sont les documents concernant cette population dans les archives du Conseil souverain ?

Nous nous trouvons devant deux types de documents répondant aux deux fonctions du Conseil : les documents judiciaires et les décisions administratives qui demandaient à être enregistrées. Les premiers sont les moins nombreux : neuf dont huit au civil et un au criminel. Les premiers, pièces de procédure et minutes d'arrêt ne nous donnent pas de renseignements sur les causes des procès, à une ou deux exceptions près. Par contre l'arrêt au criminel est plus explicite et nous y reviendrons. Les pièces enregistrées sont plus nombreuses et plus détaillées. Une douzaine de lettres de provision accordaient un office royal ou seigneurial, quatre étaient des lettres de don de l'abbaye de Pairis, quatre des lettres de naturalité qui conféraient la nationalité française à un étranger, cinq des lettres de rémission qui octroyaient la grâce royale pour des peines encourues pour un crime. Ajoutons enfin l'enregistrement d'un testament.

Ces différents documents nous donnent des renseignements à la fois administratifs, économiques et sociaux sur le Val d'Orbey au cours du XVIII^e siècle. Nous les regrouperons en trois ensembles : ceux se rapportant à l'abbaye de Pairis, les seconds à la gestion administrative du Val, enfin les derniers traitant de la vie quotidienne des habitants du Val.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, d'après un témoignage de l'époque, "L'abbaye de Pairis, à trois quarts de lieue d'Orbey, était le chef-lieu de la vallée. L'abbé Bourste, le prieur Queffemme et une douzaine de bernardins avec quelques novices y vivaient confortablement et recevaient avec urbanité et hospitalité les nombreux étrangers qui venaient y passer et séjourner à diverses époques. Cette abbaye était belle, spacieuse, jouissait de 50 000 livres de rentes et possédait, outre de belles terres et autres redevances, un hôtel à Colmar..."(5).

L'affaire essentielle que nous voyons apparaître dans nos archives est la nomination de l'abbé de Pairis. A l'époque autrichienne "l'Empereur ne donnait point de provisions à un abbé qui se faisait par élection en Alsace, envoyant seulement des commissaires passifs avec ceux de l'évêque" (6). Le roi de France inaugura une autre politique. Se fondant sur le Concordat de 1516, il disposait de la nomination aux dignités abbatiales. Il maintint les élections et l'envoi de commissaires mais ces derniers n'étaient pas passifs. Ils présentaient les candidats du Roi. Les abbés élus étaient donc les hommes du Roi.

Nous avons relevé cinq lettres royales de don de l'abbaye :

- Août 1636 : Dom Claude de Bauquemare nommé coadjuteur (7)
- 12/11/1726 : Dom Jacques Tribolet nommé abbé (8)
- 18/07/1736 : Dom Mathieu Toussaint Tribout nommé abbé (9)
- 16/04/1759 : Dom François Xavier Bourste nommé abbé (10)
- 22/03/1789 : Dom François Antoine Delort nommé abbé (11).

Le premier, Claude de Bauquemare était un normand. Prieur de la Ferté et docteur en Sorbonne, il fut installé comme coadjuteur de l'abbé qui était "déjà avancé en âge". Il fut élu abbé en 1690 (12). Nous voyons que le Roi avait fait appel à une personnalité de l'intérieur du royaume pour s'assurer de la fidélité du clergé alsacien. Le successeur de Claude de Bauquemare, Dom Jacques Tribolet, venait aussi de Normandie. Il était prêtre de l'abbaye cistercienne de Beaubec. Par contre son successeur, Dom Mathieu Tribout, était alsacien, étant né dans la Ville neuve de Brisach dans l'île de Paille (13). Nous supposons que le Conseil

26.7.64 1739.

(90)

Le Nossigneurs
du Comté Souverain d'Alsace



Supplient humblement les officiers
maîtres bourgeois habitant et Communauté d'Orbey
et vicaires qui par un sentence arbitrale rendue en
1344. Entre le seigneur de Ribeauvillé et les Suppliants
des sujets d'une part et l'abbaye de Pairis d'autre
accepté par les deux parties, et par une
transaction passée entre elles en 1539. il est voulu
que toute le bois des environs de Pairis autres que les
bois de Guissonne et la Montagne noire. sont
forêts communes ou l'abbaye et les Suppliants ont
l'affouage et le bois de mariage. Que le bois a
bâtir doit être marqué par cinq hommes et que
les annes appartenant pour deux tiers à la
seigneurie vintiers à l'abbaye laquelle ne doit y
mettre qu'un fortier tandis que de la part de la
seigneurie on a le droit d'en nommer deux. Les
Suppliants ayant un besoin pressant de
bois pour la construction de leur Eglise, etc.

souverain ayant résidé dans cette localité, la famille du nouvel abbé devait faire partie du personnel du Conseil.

C'est le cas des deux derniers abbés. Dom François Xavier Bourste, né à Colmar en 1723, était le fils d'un avocat au Conseil souverain, bailli de Heiteren et de Wihr-au-Val. Dom François Antoine Delort, né en 1732 aussi à Colmar, était fils d'un procureur. Tous deux avaient fait leur profession de foi à Pairis et étaient religieux de l'abbaye lors de leur élection (14). Faisant partie du milieu du Conseil souverain composé d'officiers du Roi représentant la monarchie, ils ne pouvaient être que des fidèles du Roi. Ajoutons que depuis 1658 les abbés de Pairis siégeaient au Conseil souverain comme conseiller chevalier d'honneur d'Eglise. Chaque lettre de don de l'abbaye est suivie d'une lettre de provision à cet office.

Le Roi s'intéressait d'autant plus à cette abbaye qu'il la chargeait de verser des pensions. Aux termes de la lettre de don de 1736, le nouvel abbé était tenu de verser des pensions à certaines personnalités ecclésiastiques de la région. Dans cette lettre, il s'agissait d'un versement de 2 400 livres en trois parts égales de 800 livres à deux conseillers clercs au Conseil souverain et à un prêtre de l'évêché de Strasbourg. En 1789 le volume des pensions avait nettement augmenté et atteignait 9 800 livres, les plus importantes étant versées à un évêque suffragant de Strasbourg et à deux vicaires généraux.

Nos archives nous font aussi entrevoir la gestion des biens de l'abbaye. Celle-ci possédait dans le Val d'Orbey six fermes, des prés, des forêts et des dîmes. Mais ses biens s'étendaient aussi sur le vignoble. Pour régler les différends qui naissaient entre l'abbaye et les exploitants de ces biens, un plaid, c'est à dire un tribunal, se tenait chaque année à Lapoutroie. Il était présidé par un bailli. Or nous n'avons qu'une lettre de provision à l'office de bailli de Pairis. Elle est accordée par Dom Bauquemare en septembre 1713 à un avocat au Conseil souverain, François Joseph Hirsinger, qui était aussi bailli de Fessenheim (15). Ce petit

nombre de lettres de provision signifie-t-il qu'il n'y a pas toujours eu de bailli à Pairis ? Nous savons que les plaids tenus à Lapoutroie à partir de 1762 étaient présidés par le futur abbé Delort, alors cellérier de l'abbaye (16).

Enfin le personnel de l'abbaye apparaît en la personne d'un tailleur allemand qui demande des lettres de naturalité en août 1765 (17). Ce tailleur, nommé Augustin Heyner, venu de la seigneurie de Furstenberg dans le diocèse de Constance, s'était marié à Colmar. Il disait être "domicilié dans l'abbaye" mais "pouvant finir ses jours dans tel autre lieu de notre royaume où ses affaires pourraient l'appeler". C'était donc un artisan de passage auquel on avait dû faire appel pour des besoins ponctuels. En effet il ne figure pas dans la liste des huit domestiques permanents qui logeaient à l'abbaye à cette date (18) : un boulanger, un cuisinier, un cocher, un palefrenier, un jardinier, un valet de chambre, un organiste, un domestique pour le service du réfectoire. Ces domestiques venaient soit de Lorraine, soit d'Alsace.

Ce sondage nous montre les liens étroits que les abbés de Pairis avaient avec le Roi et le Conseil souverain. L'abbaye était un des points d'ancrage pour la politique française en Alsace.

..

.. ..

Si nous passons maintenant à l'administration de l'ensemble du Val, nous voyons apparaître deux personnages : le bailli seigneurial et le notaire royal et à leurs côtés un groupe : les habitants et communautés du Val.

Le bailli était l'autorité supérieure, à la fois judiciaire et administrative. En effet les tribunaux inférieurs furent supprimés à la période française et le tribunal du bailli restait la seule instance judiciaire. Il jugeait en première instance et les appels allaient en Conseil souverain. De plus certains baillis alsaciens étaient chargés de la répartition et de la levée des impôts royaux. Ainsi "l'autorité du

bailli, fonctionnaire seigneurial consacré par l'administration royale, reste quasi absolue" (19).

Ces baillis sont donc à la nomination du seigneur mais le Roi surveille ces nominations. A partir de 1680, par ordonnance royale, tout bailli devait être catholique. Nous trouvons cette obligation dans la nomination de Dominique Doyen en 1689 (20). Christian de Birkenfeld déclarait qu'il avait "pleinement satisfait aux ordres du Roi en établissant un seul bailli catholique en notre comté de Ribeauvillé..". En plus les seigneurs alsaciens, imitant l'administration du royaume de France, introduisirent la vénalité des offices sur leurs terres. Cela fut un changement important. Auparavant ils destituaient leurs baillis comme ils voulaient. Leurs rapports furent peu à peu codifiés. Nous le voyons dans une lettre de provision de 1712 qui précise : "sous la condition expresse qu'il sera libre en tout temps aux deux parties de se quitter l'un, l'autre savoir à nous (le seigneur) de congédier honnêtement le sr Voile (le bailli) quand il nous plaira, trois mois après la dénonciation faite et à lui de renoncer à cette fonction de bailli aussi trois mois après que la résignation aura par lui été faite " (21).

L'administration du Val d'Orbey fut rarement autonome et le plus souvent rattachée à d'autres bailliages. En 1689 le bailli de Ribeauvillé estimait qu'il ne pouvait pas se rendre "dans la seigneurie du Hohnac dit Val d'Orbey et celle d'Echery dit Sainte-Marie-Aux-Mines" à cause des montagnes (22). Christian de Birkenfeld fit alors appel à Dominique Doyen qui résidait à Saint Dié et qui se faisait payer ses déplacements par les parties (23). En 1712 le Val d'Orbey faisait partie d'un vaste ensemble groupant les bailliages de Ribeauvillé, Sainte-Marie, Orbey, Zellenberg et Guémar (24). A partir de 1728 un même bailli s'occupa du Val d'Orbey et du bailliage de Wihr-au-Val (25). En 1757 on ajouta à ces deux bailliages celui d'Heiteren (26). Les causes de ces regroupements géographiques paraissent dus aux circonstances et aux personnalités des baillis. Nous l'avons vu dans le cas de la nomination de Dominique Doyen. C'est ce qui se passa aussi en 1728. Le bailli qui tenait plusieurs bailliages démissionna de celui d'Orbey

qui fut donné à un nouveau titulaire.

Ces baillis qui administraient le Val faisaient tous partie du Conseil souverain ce qui s'explique parfaitement puisque la fonction était essentiellement judiciaire. Le premier que nous apercevons est Dominique Doyen qui devint conseiller au Conseil souverain en 1704. "Il était habile en diplomatie et très savant compulsateur des antiquités et des archives d'Alsace et de Lorraine" (27). On trouve ensuite François Luc Bartmann, grand bailli de Ribeauvillé qui démissionna en 1712, lui aussi conseiller au Conseil souverain de même que son successeur François Joseph Voile (28). Celui-ci démissionna de son office de bailli du Val en 1727 mais garda ses autres bailliages de Ribeauvillé, Sainte-Marie, Zellenberg et Guémar jusqu'à sa mort en 1743 (29). A partir de 1727, les baillis du Val furent des avocats au Conseil souverain : en 1733 un avocat demeurant à Ammerschwihr, Jean Thiébaud Hamberger (30), en 1753 un autre, demeurant à Ribeauvillé, Georges Joseph Lichtenberger (31). Le seigneur semblait privilégier certaines familles. En 1728 l'avocat Philippe Etienne Larcher reçut le bailliage du Val d'Orbey "en considération des bons et agréables services que le sieur Larcher l'ainé, procureur au Conseil supérieur d'Alsace, nous a rendu depuis un temps considérable et en toutes les occasions" (32). Ce procureur était le père du bailli. Quand Philippe Etienne mourut en 1733 son fils François Antoine reçut le bailliage de Heiteren dont son père était titulaire (33) et, en 1743, devint bailli de Ribeauvillé, Sainte-Marie, Zellenberg et Guémar (34). Enfin le fils de ce dernier, Jean-Baptiste, toujours avocat, fut bailli du Val d'Orbey en 1784 (35).

Le défilé de ces différents baillis nous montre que, plus que le seigneur, c'était le Conseil souverain qui, en réalité, gérait le Val.

Un autre personnage jouait un rôle important et avait des contacts plus étroits avec la population. Il s'agit du notaire royal. Il existait, avant la période française, un greffier-tabellion à Lapoutroie. C'était en fait le secrétaire du bailliage. En novembre 1661 un édit royal créa quatre notaires royaux en Alsace qui

furent rattachés au Conseil souverain. En 1692, un nouvel édit créa huit autres notariats (36). La date de création du notariat royal du Val nous pose problème. En effet une lettre de provision pour le greffier Dominique Mareschal, datant du 24 juin 1682, fait état d'une décision royale d'établir à cette date un notariat dans le Val d'Orbey. Par ailleurs une lettre de provision du 17 juillet 1711 précise que l'office de notaire royal du Val a été créé par un édit de septembre 1692 (38). Il ferait donc partie du lot des huit notariats que nous avons cités.

Quoiqu'il en soit nous pouvons suivre, à partir de 1692, l'installation des notaires dans le Val. Signalons qu'ils continuaient à exercer les fonctions de greffier-tabellion seigneurial. Le premier fut Jean-Claude Louis, ancien garde-magasin des fortifications du Roi à Strasbourg qui mourut à son poste le 12 février 1711 (39). Il fut remplacé par Nicolas Lamouche, ancien étudiant en philosophie, puis clerc au Conseil souverain, ensuite greffier à Sainte-Marie-Aux-Mines enfin greffier au Val d'Orbey (40). Il resta peu de temps puisqu'il se démit de son office en 1714 en faveur d'un praticien venu de Lorraine, Joseph Marcot (41). Celui-ci était né à Sainte Marguerite dans le Val de Saint Dié le 12 janvier 1681. Il demanda des lettres de naturalité pour obtenir son office et s'installa à Lapoutroie et non pas à Orbey comme ses prédécesseurs. A sa mort en 1747, son fils, François Joseph Léopold, prit sa succession mais fut obligé de demander une dispense d'âge car il n'avait pas encore vingt-cinq ans, âge requis pour obtenir un office (42). Ce dernier légua son notariat à son fils Antoine Joseph Léopold qui fut le premier notaire public du Val.

Enfin une troisième force apparaît dans le Val : la communauté des habitants. Ceux-ci sont représentés par les élus de chaque communauté menés par les maîtres-bourgeois qui étaient chargés de défendre les coutumes dont la première rédaction datait de 1513. On les voit entamer différents procès : en 1684 contre le secrétaire interprète du Conseil (43), en 1693 contre l'archiviste de la chancellerie de Ribeauvillé (44). En 1739 ils faisaient appel d'une décision de l'abbé de

Pairis(45). Il s'agissait, pour eux, d'obtenir du bois destiné à la construction d'une église. Les habitants se fondaient sur une transaction de 1539 entre eux, le seigneur et l'abbé de Pairis, d'après laquelle certains bois étaient forêt commune et "que le bois à bâtir doit être marqué par cinq hommes et que les amendes appartiennent par deux tiers à la seigneurie, un tiers à l'abbaye". Or "l'abbé a dit que jusqu'à présent il ne peut rien accorder". Un arrêt sur requête donna gain de cause aux habitants.

Les communautés faisaient aussi appel au Roi. Nous avons deux décisions royales leur accordant des octrois, en 1686 (46) et en 1708 (47). Nous abordons ici le problème de l'entretien des routes et des ponts. Avant la période française la charge en revenait aux seigneurs qui levaient des péages. Il en existait trois dans le Val, à Fréland, à Orbey et au Bonhomme (48). Le Roi, voulant favoriser le commerce, supprima les péages. L'entretien revint à l'intendant qui faisait travailler les communautés par corvées. En 1715 l'intendant de La Houssaye écrivait : "Le roi n'a jamais fait aucun fonds pour l'entretien des chemins de ce département auxquels, lorsqu'il le faut, les paysans travaillent par corvée suivant les ordres qu'ils en reçoivent de l'intendance. Il n'y a pas en Alsace une seule chaussée pavée et les meilleures sont entretenues avec des fascines, des rondins et du gravier que l'on met dessus dans les cantons où cela se peut pratiquer" (49). Dans leur demande les habitants déclaraient "qu'ils étaient obligés d'entretenir les ponts et les grands chemins qui sont aux environs dudit lieu". Le Roi leur accorda alors des octrois "au lieu des péages que les seigneurs exigeaient dudit lieu" pour entretenir les chemins et "à charge de rendre compte de la recette et dépense qui se fera de ces deniers d'année en année par devant l'intendant de la province d'Alsace". Les octrois s'élevaient à quatre sols monnaie de France sur chaque chariot chargé et à deux sols sur chaque charette chargée et la moitié sur les chariots et les charettes vides. En 1686 les octrois furent accordés pour six ans et en 1708 pour dix ans. Mais l'entretien des routes devait laisser à désirer : en 1708, période de guerre, les habitants reconnaissaient que "les fréquents passages

et les débordements des eaux ont presque entièrement ruiné lesdits ponts". Ces octrois ne furent pas maintenus et, en 1731, avaient disparu. A cette date, le pouvoir royal entamait une nouvelle politique pour l'entretien des chemins : l'utilisation de la corvée royale.

L'étude de l'administration du Val nous montre l'effacement de la puissance seigneuriale au profit de celle du Roi qui agissait par l'intermédiaire du Conseil souverain.

..
..

Un dernier aspect du Val d'Orbey apparaît dans nos archives, c'est la vie des habitants. Il suffit de lire un arrêt concluant un procès criminel et des lettres de rémission.

Le procès criminel dont l'arrêt date du 12 septembre 1710 mettait en cause un habitant d'Orbey, Nicolas Pierrelvein, "accusé du crime de fabrication et exposition de fausse monnaie et d'avoir servi d'espion aux ennemis du Roi" (50). Or la France était en guerre contre une coalition européenne depuis 1701. En 1710 l'Alsace était menacée d'invasion par les Impériaux. La misère régnait car les récoltes de 1709 avaient été mauvaises et l'hiver de 1709-1710 un des plus froids que l'on ait connu. A cela s'ajoutait une famine monétaire. Le pouvoir, ayant besoin de ressources, changeait sans cesse la valeur des monnaies ce qui entraînait à la fois thésaurisation et spéculation. Pierrelvein avait probablement spéculé. Son procès fut mené tambour battant. Arrêté sur ordre du procureur fiscal du Val, il comparut devant le bailli de Ribeauvillé puis fut transféré à Colmar où son procès commença le 27 août. Il fut condamné le 12 septembre "à être pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive à la potence en la place publique de cette ville". L'exécution eut lieu le même jour.

Ceux qui obtenaient des lettres de rémission échappaient à ce sort. Tous

(17)

[Handwritten flourish]



Leu par le Conseil le procès criminel
commencé par le bailli de Ribeauvillé, a
la requête du Procureur fiscal dud. lieu
demandeur & accusateur, contre Nicolas
Pierrevelcin natif de la paroisse d'Orbey
defendeur & accusé du crime de fabrication
& exposition de fausse monnoye, & d'avoir
servi d'espion aux ennemis du Roy. La
plainte dud. Procureur fiscal & le decret
au bas du même jour, portant qu'il
sera informé du contenu en icelles
circonstances & dependances, et cependant
que led. accusé sera conduit en prison dud.
lieu, pour le procès luy être fait & parfait.
Information faite en consequence le
même jour. Interrogatoire suby par led.
accusé le xxvij. du même mois, contenant
ses reconnoissances, confessions & dénégations.
Arrêt rendu sur les requisitions du
Procureur General du Roy le deuxiême
du présent mois, par lequel il est ordonné
que led. procès criminel sera continué,
fait & parfait en ce Conseil, et que les
témoins cités esd. Informations seront
recollés en leurs depositions & confessions

les suppliants, dans leur lettre, avaient la même attitude. La mort dont ils étaient responsable était un accident : "un cas fortuit et imprévu sans mauvais dessein". A la suite du drame, tous " craignant la rigueur de la justice s'absentaient et n'osaient se représenter sans avoir obtenu nos lettres de grâce". Le Roi tenait compte du passé du suppliant qui n'avait jamais eu affaire avec la justice et reconnaissait l'accident. Certaines de ces lettres pouvaient être envoyées peu de temps après le drame : un mois dans le meilleur des cas. Par contre le règlement pouvait attendre deux ans.

Sur les cinq lettres de rémission dont nous disposons, deux ont trait à des questions de bois, les trois autres sont liées à des distractions et à un pèlerinage.

Le bois avait une grande importance dans la vie des habitants : bois de chauffage ou de construction. Ajoutons le braconnage dans les forêts qui relevait de la justice criminelle. Une affaire de bois apparaît dans une lettre de septembre 1788 (51). Un bourgeois d'Orbey, Michel Ancel, "étant allé dans la forêt dite du Bonhomme pour veiller sur des bois qu'il avait achetés nouvellement et dont il s'apercevait qu'on lui dérobait quelques buches, y rencontra le nommé Claude de la Cote, son beau-frère, qu'il soupçonnait être l'auteur de ce vol". Claude de la Cote lança des pierres contre l'arrivant. "Le suppliant se voyant forcé de défendre ses jours courut à lui la hache à la main et lui en donna un coup sur la tête qui fit tomber ledit de la Cote qui malgré les soins du suppliant, mourut quelques jours après". Le braconnage est le sujet d'une autre lettre de 1782 (52). Un garde-forestier d'Orbey, Jean-Baptiste Willemin, et son fils vinrent tous les deux, entre dix et onze heures du soir, frapper sur les vitres d'un habitant de Thannac, Antoine Lamouche. Il "profera contre lui des injures mais lui cria aussi de sortir de chez lui ou qu'il le brûlerait dans sa maison". La colère du garde avait, probablement, des raisons qu'Antoine Lamouche passe sous silence. Ce dernier sortit avec un fusil et un échange de coups de feu aboutit à la mort de Jean-Baptiste Willemin.

Il est vrai que ces morts ne sont pas dues à un dessein prémédité. Mais

il est certain aussi que les habitants du Val n'hésitaient pas à employer la force pour se défendre et qu'il ne pouvait en résulter que des blessures graves ou la mort.

Deux autres lettres nous montrent les distractions auxquelles on se livrait dans le Val. En 1727 l'affaire eut lieu dans un cabaret de Lapoutroie "où le suppliant était à boire et à danser". Une querelle s'éleva "à l'occasion de la danse. Les jeunes gens et les autres de la compagnie sortirent du cabaret et deux parties s'étant formées, ils se battirent à coups de pierre et le suppliant en reçut à la tête un coup que lui donna Bato fils et qui l'anima de façon que, s'étant saisi d'une bûche, il voulut en frapper Bato fils mais dans ce moment le père de Bato qui se présenta au suppliant reçut le coup de bûche à la tête et en mourut le lendemain" (53). En 1772 l'accident survint au cours d'une partie de quilles, toujours à Lapoutroie entre une et deux heures après-midi : "Le suppliant jouait fort tranquillement une partie de quilles avec d'autres garçons du même lieu, serait survenu le nommé Humbert Jacques qui...s'avisait pour abrégier son chemin de passer imprudemment quoiqu'averti de rester au travers du jeu de quilles dans le temps que le suppliant lâchait et jetait sa boule de manière que ledit Humbert Jacques ayant été atteint au front fut envoyé du coup par terre et fut à l'instant transporté plein de sang au cabaret de la Croix d'Or où il mourut quelques heures après" (54). Nous avons là vraiment à faire à un accident et non à une bagarre.

C'est également le cas de la dernière lettre de rémission qui nous présente un accident survenu en 1750 à la fin d'un pèlerinage. Nous présentons l'ensemble de la lettre qui est un tableau très vivant de la dislocation d'un pèlerinage. "Nous avons reçu l'humble supplication de François Jeanclaude bourgeois du Bonhomme et de Blaise Maréchal de Fraize en Lorraine contenant que le jour de la Saint Jean 24 juin dernier se retournant chez eux d'une pèlerinage près d'Alspach où ils avaient été en dévotion. Etant à cheval pour tâcher d'éviter l'orage qui menaçait de tomber ce jour là, lorsqu'ils attinrent la chaussée qui va de Kaysersberg à La Poutroye poussèrent leurs chevaux qui naturellement vifs commencèrent

à galoper au milieu de la dite chaussée où ils rencontrèrent quelques personnes entre autres Catherine Coutray fille de Nicolas Coutray bourgeois de la Baroche âgée de 12 à 13 ans qui marchait sur ladite chaussée avec son père. François Jeanclaude, un des suppliants, s'étant aperçu que son cheval prenait le mors aux dents étant à une vingtaine de pas de la jeune fille et de son père cria de se sauver. La fille épouvantée voulant se sauver se jeta malheureusement du côté des chevaux dont celui dudit Blaise Maréchal malgré toutes les forces qu'il ait employées pour le retenir la renversa. Nicolas Coutray son père présent à ce malheur l'aurait à l'aide de quelques personnes relevée et portée à Hachimet où elle serait morte le 26 du même mois" (55). Nous voyons la foule qui s'en retourne du pèlerinage, les uns à pied, les autres à cheval, l'orage qui menace et deux cavaliers imprudents qui forcent leurs chevaux pour l'éviter. Nous assistons à un accident de la circulation comme il devait en arriver à l'époque.

..

.. ..

Le Val d'Orbey était maintenu sous la coupe du Conseil souverain. Les abbés de Pairis et les baillis seigneuriaux en faisaient partie. Mais au-dessus de ce parlement régnait la puissance royale à laquelle les habitants du Val avaient recours en dernier ressort réclamant des octrois ou des lettres de grâce. Le seigneur ne jouait plus qu'un rôle secondaire se bornant à puiser dans le vivier du Conseil souverain ses administrateurs et acceptant et appliquant les ordonnances royales.

D'ailleurs un lien matériel unissait le Val d'Orbey et Colmar : l'hôtel que l'abbaye de Pairis possédait dans cette ville. Des allées et venues continuelles avaient lieu entre ces deux établissements ce qui effaçait les distances. Nous avons le témoignage d'un Colmarien dont l'oncle, administrateur des revenus de l'ordre, était installé dans l'hôtel : "Nous allions ordinairement deux fois par semaine dîner à l'abbaye et retournions à pied après le souper. Ces courses à l'abbaye,

dans les bois et les fermes de son voisinage, l'excellent dîner, le billard, les prévenances des religieux, devenaient des parties de plaisir pour nous " (56).

La Révolution allait rompre ces liens qui s'étaient créés avec l'entrée de la France en Alsace.

..

.. ..

NOTES

A.D.H.R. : Archives départementales du Haut-Rhin.

1 - G. Livet, Le Conseil souverain d'Alsace ds Saisons d'Alsace, Hiver 1965, n°13.
F. Burckard, Le Conseil souverain, sa compétence et son rôle ds Saisons d'Alsace, op. cit.

3 - A.D.H.R. IB

4 - A. Simon, Quelle était la population du Val d'Orbey au XVII^e et XVIII^e s. ds Bulletin du Val d'Orbey, canton de Lapoutroie, n°1, 1982.

5 - Cl. Muller, Dom François Xavier Bourste ds Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Colmar, 1990. p. 82.

6 - G. Livet, L'intendance d'Alsace sous Louis XIV, Le Roux, Strasbourg-Paris, 1956. p. 751.

7 - A.D.H.R. IB 928 p. 455.

8 - A.D.H.R. IB 954 p. 153.

9 - A.D.H.R. IB 940 p. 127-129.

10 - A.D.H.R. IB 959 p. 589.

11 - A.D.H.R. IB 965 p. 825.

12 - Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne.

13 - L. Jecker, Dom Bourste ds Bulletin du Val d'Orbey - canton de Lapoutroie, N° 4, 1985. p. 46.

14 - Cl. Muller, Dom Bourste..op. cit.

15 - A.D.H.R. IB 951 p. 436.

16 - Cl. Muller, Dom Bourste..op. cit. p. 88.

17 - A.D.H.R. IB 960 p. 450.

18 - Cl. Muller, Dom Bourste...op. cit. p. 74.

19 - G. Livet, L'intendance d'Alsace..op. cit. p. 731.

20 - A.D.H.R. IB 929 p. 199.

21 - A.D.H.R. IB 951 p. 216.

- 22 - A.D.H.R. 1B 929 p. 199
23 - Ch. Hoffmann, L'Alsace au XVIII^e siècle, T II, p. 252.
24 - A.D.H.R. 1B 951 p. 216
25 - A.D.H.R. 1B 938 p. 142.
26 - A.D.H.R. 1B 942 p. 140.
27 - Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne.
28 - A.D.H.R. 1B 951 p. 216.
29 - A.D.H.R. 1B 938 p. 142.
30 - A.D.H.R. 1B 939 p. 250
31 - A.D.H.R. 1B 959 p. 179.
32 - A.D.H.R. 1B 938 p. 142.
33 - A.D.H.R. 1B 940 p. 135.
34 - A.D.H.R. 1B 957 p. 342.
35 - A.D.H.R. 1B 947 p. 1.
36 - A.D.H.R. 4E, Inventaire du notariat ancien, Val d'Orbey.
37 - A.D.H.R. 1B 927 p. 130.
38 - A.D.H.R. 1B 951 p. 187.
39 - A.D.H.R. 1B 951 p. 187 et 4E, Inventaire...op. cit.
40 - A.D.H.R. 4E Inventaire...op. cit.
41 - A.D.H.R. 1B 952 p. 99.
42 - A.D.H.R. 1B 958 p. 131.
43 - A.D.H.R. 1B 749 (1).
44 - A.D.H.R. 1B 782 (61).
45 - A.D.H.R. 1B 484 (90).
46 - A.D.H.R. 1B 928 p. 239.
47 - A.D.H.R. 1B 935 p. 132.
48 - A. Simon, Péages et octrois dans le Val d'Orbey au XVII^e et XVIII^e siècle ds Dialogues transvosgiens n° 3 1985 p. 102 et ss.
49 - G. Livet, L'intendance d'Alsace...op. cit. p. 696.
50 - A.D.H.R. 1B 646 (17).
51 - A.D.H.R. 1B 948 p. 154.
52 - A.D.H.R. 1B 964 p. 26.
53 - A.D.H.R. 1B 954 p. 230.
54 - A.D.H.R. 1B 944 p. 21.
55 - A.D.H.R. 1B 958 p. 405.
56 - Cl. Muller, Dom Bourste...op. cit. p. 83.

BIBLIOGRAPHIE

Ch. HOFFMANN, L'Alsace au XVIII^e siècle, Colmar 1906.

G. LIVET, L'intendance d'Alsace sous Louis XIV, 1648-1715, Ed Le Roux, Strasbourg-Paris, 1956.

Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne, ed. Fédération des Sociétés d'histoire et d'Archéologie d'Alsace.

SITZMANN, Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace, Rixheim 1909-1910.

LES CONTRIBUTIONS MILITAIRES

1813 - 1815

Francis LICHTLE

Le désastre de la campagne de Russie en 1812 amputa sérieusement les effectifs de la grande Armée. L'une des conséquences de cette défaite fut l'invasion, en 1813-1814, du territoire national par les troupes coalisées. Les Bavares entrèrent à Colmar le 23.12.1813 et l'avance ennemie s'étendit à tout le département au cours du mois de janvier 1814. Les places fortes de Huningue et de Neuf-Brisach capitulèrent respectivement les 14 et 20 janvier.

Les municipalités et toute la population furent mises à rudes épreuves pour entretenir ces milliers de combattants. De plus, ces contributions s'ajoutèrent à celles déjà consenties à l'armée française au cours de l'année 1813.

Situées sur l'un des principaux axes menant en Lorraine, les communes du canton de Lapoutroie durent elles aussi participer durement aux exigences des troupes d'invasion. Les réquisitions étaient de diverses sortes mais principalement axées sur l'entretien des hommes et des chevaux. Une partie des produits était acheminée vers les magasins militaires de Colmar ou sur celui de Lapoutroie, l'autre partie était directement livrée aux troupes de passage. Une contribution en hommes fut également exigée par l'envoi de pionniers sur les bords du Rhin chargés de participer à la construction de ponts.

Dans un premier temps, l'approvisionnement fut prélevé sur le territoire des communes respectives. Chaque famille était mise à contribution en fonction des ses moyens et de ses possibilités. Puis, devant l'importante des besoins, les maires firent appel à des fournisseurs moyennant paiement. Le canton de Lapoutroie fit par exemple appel à M. Feyl, maître des postes à Colmar pour la livraison de céréales. Les habitants les plus aisés étaient également mis à contribution afin d'engager les sommes nécessaires aux achats en vue d'un remboursement ultérieur.

Nous ne possédons malheureusement pas tous les

états pour l'ensemble des localités du canton. Le cas d'Orbey illustre néanmoins l'effort consenti par la population. (1).

Pour cette première invasion étrangère, Orbey dut fournir les contributions suivantes livrées en nature par habitants

400 kg de viande sur pied
2380 kg de froment
500 kg de seigle
16800 kg de foin
7305 litres d'avoine
11 chemises
7 draps de lit
77 kg de linge à pansement

Parallèlement, la population et la commune fournirent directement aux troupes

1951 rations de pain à 2 livres
1840 litres de vin
932 litres d'eau de vie
3544 kg de viande sur pied
1857 kg de viande abattue
3224 kg de méteil
3405 kg de froment
2634 kg de paille
50775 kg de foin
52800 litres d'avoine
48 stères de bois

A ces réquisitions en nature, la communauté orbélaise dut s'acquitter d'une somme de 546 francs représentant sa quote-part des frais de table des officiers de l'état major. Les journées d'ouvriers employés à la construction de ponts sur le Rhin étaient estimées à 7405,40 francs tandis qu'une somme de 9722,40 francs représentait la fourniture de divers matériaux.

La contribution globale d'Orbey avait été chiffrée à 37511,85 francs. A titre de comparaison, mentionnons les réquisitions de Kaysersberg s'élevant à 38847 francs, Kientzheim à 59301 francs et Ammerschwihr à 71255 francs. (2)

LA SECONDE INVASION DE 1815

La défaite de Waterloo en juin 1815 annonça la chute de l'Empire. L'armée du Rhin, commandée par le général Rapp ne put empêcher les troupes coalisées d'entrer en Alsace. L'armistice fut signé le 22 juillet et le département fut à nouveau occupé. Les réquisitions reprurent mais furent moins lourdes que les précédentes. Là encore, les états ne sont pas complets, mais les documents disponibles dépeignent bien les efforts de la population du canton à nouveau sollicitée pour l'entretien des soldats.

Les troupes autrichiennes passèrent au Bonhomme le 30 juin ainsi que du 1 au 5 juillet se dirigeant vers la Lorraine. Elles réquisitionnèrent auprès de la population locale les fournitures suivantes (3)

- 45 cordes de bois
- 1459 rations de 12 livres de foin
- 306 bottes de 12 livres de paille
- 1461 rations d'un quart de boisseau d'avoine
- 63 boisseaux de son
- 4322 rations d'un livre de pain
- 308 livres de riz
- 4322 rations de 1 livre de viande
- 204 volailles
- 21 livres de truites
- 1236 livres de beurre, de fromage et de saindoux
- 194 livres de sil
- 4420 rations de vin
- 1350 litres de bière
- 215 litres d'eau de vie
- 100 livres de graisse à chariot
- 204 francs de tabac
- 412 fers à cheval
- 1148 aunes de toile
- 976 chemises
- 132 mouchoirs
- 78 bonnets
- 114 paires de bas
- 2 chevaux
- 12 tonneaux
- 30 pots de fer fondu

A ces réquisitions s'ajoutèrent celles versées aux troupes stationnées à Lapoutroie soit

- 700 rations de 1 livre de viande
- 150 rations de pain
- 200 litres de vin
- 200 bottes de 12 livres de foin
- 200 bottes de 12 livres de paille

La commune de Fréland dut fournir les denrées et produits suivants. Elle fournit aux magasins de Colmar et de Lapoutroie

- 718 kg de pain
- 1090 kg de viande sur pied
- 74 litres de légumes secs
- 20 kg d'orge mondé
- 2581 litres de seigle
- 34337 kg de foin
- 3925 kg de paille
- 16865 litres d'avoine
- 412 kg de viande abattue

Le régiment des chasseurs uhlands et le 7^o régiment de cuirassiers du prince Charles réquisitionnèrent en plus 600 kg de viande sur pied et 3802 litres d'avoine. La communauté frélandaise dépensa 9695 francs pour les fournitures de la seconde invasion. (4)

Les habitants du chef-lieu de canton durent eux aussi entretenir les troupes ennemies. Leur contribution fut chiffrée à 17105 francs. Elle versa d'abord aux magasins de Colmar et à l'hôpital civil (5)

- 657 kg de viande sur pied
- 151 kg de farine blanche
- 450 kg de farine de méteil
- 2309 litres de froment
- 1724 litres de seigle
- 1040 litres d'orge
- 36800 kg de foin
- 3737 kg de paille
- 7550 litres d'avoine

Sur place, différentes unités réquisitionnèrent

- 7987 kg de pain
- 6349 litres de vin
- 37 litres d'eau de vie
- 438 kg de viande sur pied
- 3349 kg de viande abattue

2247 litres de légumes secs
15 kg de riz
27 kg de gruau
9 kg de sel
25275 kg de foin
1578 kg de paille
35840 litres d'avoine

Ces denrées furent réparties entre les soldats du 7^o régiment de cuirassiers du prince Charles, de la division des cuirassiers du prince de Lichtenstein, du 4^o régiment de cuirassiers du prince Ferdinand, des dragons de la Landwehr, du 1^o régiment du bataillon Froom, des troupes badoises, du 47^o régiment du baron Vogelsang, des troupes saxonnes, du régiment de hussards du prince Jean, du 10^o régiment d'infanterie bavaroise, de l'état major du prince de Wurtemberg et de l'état major du quartier maître. En plus, Lapoutroie dut fournir

75 kg de tabac
644 planches
26 semelles
17 fers à cheval

sans compter du matériel divers chiffré à 2389 francs. A toutes ces fournitures se rajoutent des céréales supplémentaires en l'occurrence

4647 kg de froment
4160 kg de seigle
25049 kg de foin

Orbey fut la localité la plus imposée durant cette seconde invasion. Du 11 juillet au 6 décembre 1815, la commune achemina vers les magasins de Colmar (6)

859 kg de pain
3115 kg de viande sur pied
101 kg de légumes secs
108 kg d'orge mondé
35 kg de sel
922 kg de farine de méteil
3141 kg de froment
6806 kg de seigle
2617 kg d'orge
45693 kg de foin
11474 kg de paille
36866 litres d'avoine

Le 7^o régiment de cuirassiers du prince Charles préleva sur place 93 litres de vin, 109 kg de viande abattue et 2957 litres d'avoine. A ces fournitures se rajoutent

7648 kg de froment
7497 kg de seigle
45123 kg de foin

Toutes les fournitures d'Orbey se chiffèrent à 20085 francs.

L'occupation allait durer de 1815 à 1818. Les charges de guerre avaient été réparties entre la population en fonction des revenus de chacun. Une commission départementale fut mise en place afin de procéder à la répartition des réquisitions et de niveller ces charges entre tous les contribuables selon des bases proposées en 1821. La tâche fut longue et fastidieuse. Les travaux de la commission s'achevèrent le 30 juin 1827 et le nivellement fut arrêté en 1828/29.

NOTES

1. Archives départementales du Haut-Rhin (ADHR) 8 R 378
2. **LICHTLE Francis** - Les invasions de 1813 et 1815, réquisitions et cantonnements militaires à l'entrée de la vallée de la Weiss
in: Annuaire des 4 Stés d'histoire de la vallée de la Weiss, tome 7, 1991
3. A.D.H.R. 8 R 612
4. A.D.H.R. 8 R 700
5. A.D.H.R. 8 R 788
6. A.D.H.R. 8 R 874

UN COUPLE DE PAYSANS AU VAL D'ORBÉY

1869 - 1915

Henri BARADEL

Un très vivant souvenir du couple Joseph Marie - Marie-Claire Marchand, marqua fortement la mémoire de sa descendance. Ayant pu recueillir auprès de plusieurs de leurs petits-enfants des récits portant sur la vie de leurs aïeux, j'ai estimé que ce bouquet de souvenirs ne devait pas tomber dans l'oubli. J'entrepris donc quelques recherches et je me sentis en mesure de retracer le cours de leur vie assez originale. Elle reflète à mon avis, par bien de ses aspects des mentalités et des modes de vie caractéristiques des paysans de la région dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Le couple avait d'abord cette particularité qu'il réunissait une jeune fille issue de vieilles familles orbélaises du Creux d'Argent et de Tannach avec un homme originaire de l'autre versant des crêtes. Ensuite la jeune femme était paysanne, l'homme, lui, était fils d'artisan-paysan et artisan-paysan lui-même. Mais situons d'abord nos deux partenaires.

Joseph Marie ou Mary, dit "lo salbotie" (le sabotier) était né le 8 mai 1836 à Xéfosse, lieu-dit de la commune de Plainfaing, tout proche du Rudlin. Comme son père était menuisier, il avait dû se familiariser avec le travail du bois et, particulièrement habile, il s'était spécialisé dans le façonnage des sabots. Fut-il dans sa jeunesse sabotier ambulant, allant de ferme en ferme avec ses outils chausser à neuf les familles en utilisant le bouleau ou l'érable des paysans ? Pensait-il déjà à se constituer un pécule en vue de s'installer quelque part ailleurs ? - C'est possible. Fut-ce au cours de ses pérégrinations à Orbey qu'il fut amené à s'y installer ? Précisément au Prébracot car c'est là que le situe son contrat de mariage en 1869. Ses petits-enfants avaient gardé le souvenir d'un homme vif, actif et même acharné au labeur, sobre et âpre au gain. Bien qu'assez peu communicatif et très indépendant, Joseph Marie n'était pas un rustre. Il savait observer et connaissait son entourage. Il était en particulier initié à la pratique des "screts" (secrets). En effet il conservait dans un recoin ses "livres". Les petits-fils parlaient du "Grand" et du "Petit Albert".

De quel parent ou simplement de quel inconnu, rencontré peut-être au cours de ses tournées de sabotier, avait-il recueilli cette initiation ? Nous l'ignorons mais nous le verrons à l'oeuvre plus loin.

Marie-Claire, née le 25 février 1848, était une Marchand d'une petite taille moyenne ce qui caractérisait d'ailleurs sa famille du côté paternel. Mais ceci était en quelque sorte compensé par une extrême vivacité et une grande activité. Son père, Nicolas Marchand, né le 4 février 1827 venait de Tannach. Sa mère, Marie-Thérèse Parmentier, dont Marie-Claire était la première née, naquit le 10 mars 1817 à La Beû. A sa mort le 7 juillet 1862 elle laissait trois enfants mineurs : notre Marie-Claire qui avait 14 ans, Jacques, 12 ans et Isidore, 10 ans. Ses biens propres, assez conséquents revenaient en indivision aux trois enfants. Cette mort prématurée semble avoir eu des conséquences dramatiques puisque la famille s'en trouva dispersée. Le père, Nicolas, plus jeune de dix ans que son épouse avait alors trente-cinq ans. Il trouva à s'employer comme marcaire à Saint-Nicolas-du-Port. Un Orbélais savait, si nécessaire, accepter de quitter un terroir, d'autant plus que la Lorraine, au-delà des crêtes, ne pouvait le dépayser.

Que devinrent les enfants ? Le recensement nominatif de 1866 de la commune d'Orbey a enregistré comme pensionnaires chez un fermier à La Camme, les deux garçons, Isidore qui avait quatorze ans et Jacques seize ans. Quant à Marie-Claire qui avait à ce moment là dix-huit ans, elle ne paraît pas dans ce document. Elle n'est donc pas à Orbey. Nous perdons sa trace depuis la mort de sa mère jusqu'à son contrat de mariage où elle est signalée comme cultivatrice à La Beû. Il ne semble pas qu'elle ait suivi son père. Aurait-elle été comme ses frères mise en pension ? Les revenus des biens propres maternels pouvaient largement le permettre. Son oncle maternel de La Beû que l'on sait l'avoir soutenue l'aurait-il placée chez des religieuses ? La profonde piété de Marie-Claire qui plus tard devait impressionner ses petits-enfants, témoigne en tout cas d'une éducation religieuse particulièrement intense.

Le contrat de mariage Joseph Marie - Marie-Claire Marchand du 24 novembre 1869 chez maître Petitdemange à Orbey nous la présente ainsi : "Marie-Claire Marchand, majeure, cultivatrice, demeurant à La Beû, commune d'Orbey". Elle apporte en biens propres ses biens en indivision avec ses deux frères mineurs : deux maisons à La Beû, douze parcelles de champs et prés groupés en majeure partie à la plus grande des maisons et trois parcelles de forêt. De son côté Joseph Marie n'apportait aucun bien

immobilier mais une somme de trois mille francs qui, à l'époque était trois mille francs-or. Marie-Claire allait avoir vingt-deux ans, elle avait dû s'installer dans la maison familiale à sa majorité. Elle avait donc déjà assumé ses responsabilités de maîtresse de maison. Elle devait avoir ses deux frères mineurs avec elle.

Le couple Marie - Marchand fut uni le 24 novembre 1869 à l'église d'Orbey. Joseph quitta alors le Prébracot pour la maison de son épouse qui devait abriter leur vie conjugale entière. C'était une petite ferme de quatre à cinq vaches située un peu plus haut que l'école du Creux d'Argent, la première en bordure du chemin de La Beû. Ils avaient un peu plus de trois hectares de terre dont une bonne partie en champs. Pour qui connaît les modes d'exploitation de ces fermes de vallée vers 1870, cela représentait encore beaucoup de peine : le soin des bêtes, la fauche, les fenaisons, les cultures de pommes de terre, d'avoine, de blé et de seigle pour le pain quotidien. Mais Joseph, comme Marie-Claire, n'était pas emprunté puisqu'ils continuaient les gestes et les pratiques qu'ils avaient vu faire dès leur enfance et qu'ils avaient repris eux-mêmes depuis quelques années.

Bientôt les frères qui avaient pu participer aux travaux de la ferme les quittaient. Nous savons que l'aîné partit en Martinique pour un long service militaire. Cependant ils ne se retrouvaient pas seuls car très vite était arrivé un petit garçon qui fut appelé Joseph, comme son père et deux ans et demi plus tard une petite fille, Marie-Claire, comme sa mère. Ce commencement très normal et très heureux fut suivi de nombreuses naissances malheureusement trop rapprochées. En effet, Marie-Claire donna la vie seize fois sur une durée de dix-sept années, mais huit fois les enfants ne survécurent pas à leur naissance ou seulement quelques jours ou semaines. Huit enfants cependant, eux bien vivants, remplirent le foyer des Marie. Sept fondèrent chacun une famille et s'installèrent dans des lieux éparpillés sur les deux versants de nos sommets.

La famille donc s'agrandissait vite et trop vite se précipitaient les naissances. On peut s'imaginer les périodes de fatigue et d'épuisement de Marie-Claire. Ce fut à l'époque une des grandes misères de beaucoup de familles paysannes. C'est de ses petites-filles, me parlant de ce sujet, que je tiens le récit de cet épisode. Une fois, alors que Marie-Claire était au terme d'une grossesse, elle se trouvait dans la remise près de la maison, peut-être occupée à prendre du bois. Subitement, surprise par les douleurs, elle n'eut que le temps de s'étendre sur les fagots qui se trouvaient là et c'est ainsi qu'elle accoucha. Et pourtant, Marie-Claire se releva toujours de ses couches et, sans beaucoup de repos, elle reprenait

sa part de travail. Elle était d'une vitalité exceptionnelle. Elle ne pouvait attendre de son mari qu'il s'apitoyât beaucoup sur elle et écoutât ses plaintes. Il était dur à l'ouvrage lui-même. Pensait-il seulement que son épouse pouvait avoir besoin de plus de repos et de quelques ménagements?

Combien de paysans comme lui, enfermés dans cette mécanique des gestes ancestraux, se trouvaient hébétés par la lourdeur des tâches : lever, porter beaucoup à dos d'homme foin, fumure, terre, pousser un "bayer" chargé d'herbe ou de bois sur les pentes de nos vallées. Cela n'émoussait-il pas la sensibilité et la délicatesse ? Voici encore une anecdote tirée des souvenirs amassés par sa nombreuse descendance qui confirme cette rusticité du comportement de Joseph. Marie-Claire, lors d'une de ses nombreuses grossesses, eut une envie irrésistible d'un bon bouillon de poule, ce que son mari n'aurait sans doute pas généreusement approuvé. Or ce jour-là il s'était absenté. Une de ses filles lui confectionna donc le breuvage. Le bouillon était prêt dans un bol sur un coin du fourneau. Tout à coup, on aperçut Joseph sur le chemin du retour. Il rentrait plus tôt que prévu. Marie-Claire s'affola : il allait déceler le fumet qui avait déjà envahi la cuisine. Sans plus hésiter, elle prit le bol et avala le bouillon d'un trait. Mal lui en prit, elle se brûla cruellement la bouche. Une autre fois, mais pas en cachette, elle avait mis à chauffer un bol de café sur le coin du fourneau. Son mari revint de son atelier, sans doute pour se réchauffer comme il le faisait souvent. Il aperçut le bol. "è voue toucou torto" (Il voit toujours tout) disaient ses filles. Sans mot dire il prit le bol, but tout le café et s'en retourna sans un regard, comme si de rien n'était.

Si les rapports du couple étaient, en apparence du moins, plutôt pauvres de tendresse, Joseph ne pouvait pas ne pas tenir à sa femme. D'abord elle était jolie et très vive. Ses petites-filles se rappelaient la petite cornette toujours bien blanche qu'elle portait et qui encadrait si bien son visage. Et puis, elle avait la réputation de bien tenir son ménage et de savoir préparer les repas. Les mots amusants, sans doute d'un domestique, rapportés par un petit-fils, sont éloquentes : "El fê do bö dedju, è n'ie jamè d'tchavou dà so dedju" (Elle fait du bon dîner, il n'y a jamais de cheveux dans son dîner). Quoiqu'il en soit, les deux époux étaient bien occupés à leurs tâches propres. Restait-il quelques temps pour l'intimité ? Marie-Claire avait beaucoup à faire pour le ménage et le soin des enfants et son mari surtout avait des occupations bien à lui. Dans un coin de la remise, tout près de la maison, il avait installé son atelier.

C'est là qu'il aimait se retrouver, lui, le fils du menuisier de Xéfosse, avec ses outils et sa réserve de bois. Principalement à la mauvaise saison, il réparait les outils de la ferme, renouvelait les nombreux ustensiles de la fabrication des fromages. Et puis, il continuait à faire des sabots. Pour tout le monde, il était resté "lo salbotie". C'était pour lui un rapport bienvenu qu'il ne dédaignait pas du tout.

En été il s'était hâté de terminer la fenaison des foin avec le "vôlà" aidé probablement d'un faucheur occasionnel. Il lui tardait d'aller sur sa chaume. En effet, quelque temps après son mariage il avait dû acquérir une chaume c'est à dire une petite ferme d'été, sur le versant lorrain. C'était comme son bien propre qu'il tenait personnellement à valoriser. Il partait donc, accompagné de son gros chien et emmenant deux vaches et peut-être une toute jeune génisse. Le reste du cheptel, les trois autres vaches, était resté à La Beû aux soins du "vôlà". Il prenait donc le chemin du Blancrupt puis se dirigeait un peu à l'est du col du Louschpach sur les pentes du Reichsberg pour atteindre sa chaume sur le chemin qui menait au Gazon du Faing. Il ne redoutait pas la solitude. Il est vrai qu'à cette saison ces vastes gazons étaient animés et il avait toujours son gros chien avec lui. D'autres fermiers des bans de Plainfaing, du Valtin et même du Val d'Orbey y menaient aussi leurs bêtes à la pâture. Joseph étant à demeure dans sa chaume, suivait son penchant naturel : le labeur et le soin de tout. Il entretenait la bâtisse, menait les vaches aux "parcours" (pâturages), faisait la traite et surtout l'essentiel : il soignait les fromages de montagne qu'il allait vendre, non pas sur place, côté lorrain... Il les porterait à Orbey où il en aurait un meilleur prix. C'est ce que rapportaient ses petits-enfants, frappés qu'ils avaient été en diverses occasions par l'âpreté au gain du grand'père. S'il pouvait aussi rencontrer quelques fermiers qu'il avait connus autrefois du Rudlin ou d'ailleurs et qui, comme lui, avaient amené des bêtes en pâture, on se disait quelques mots. Mais lui tenait à sauvegarder son indépendance liée à sa solitude... Il avait là-haut, dans une cachette ses "livres"... Nous y reviendrons plus loin.

Le temps de la transhumance touchait à sa fin. Si quelques fois, par un automne plus tardif et particulièrement luxuriant il le prolongeait de quelques jours, il devait finalement s'arracher à sa chaume. Il y avait en bas, à la ferme, encore des regains à terminer et il fallait envisager les travaux d'automne : les pommes de terre à arracher, les champs à préparer pour les semailles, répandre les fumures sur les prairies, rentrer les



Chapelle Sainte-Neige

St Schnee-Kapelle

Carte postale représentant la chapelle Saint-Genest
après les bombardements (1915 ?)



La chapelle Saint-Genest reconstruite en 1926
dans son état actuel

légumes en cave. En son absence, des négligences pourraient avoir été commises et qui auraient des conséquences fâcheuses. Il fallait rentrer. On se mettait donc en route doucement, reprenant dans le sens inverse le chemin du Gazon du Faing. Les bêtes maintenant bien plus belles et plus vigoureuses étaient entraînées par le gros chien. Lui, Joseph suivait derrière avec sa petite charette au chargement divers dont les derniers fromages. La petite caravane laissait le Louschpach sur sa gauche et se dirigeait vers le col du Lac Blanc. Après avoir dépassé l'hôtel Freppel, les bêtes et le chien en tête ne manquaient pas le chemin du Blancrupt qui leur était tellement familier.

Tout en se laissant aller dans cette longue descente, les pensées de Joseph retrouvaient Marie-Claire qu'il allait revoir. S'il n'éprouvait point de transports de joie -Ce n'était pas dans son tempérament- il devait, tout prêt de retrouver sa compagne des nombreuses années ensemble écoulées, sentir un apaisement, s'éloigner les préoccupations et le souvenir des quelques désagréments qu'il avait pu avoir là-haut. Il allait retrouver une bonne cuisine, une bonne chaleur aux premières fraîcheurs de l'automne et puis le confort de vêtements propres et d'un vrai lit. Mais il ne voulait pas trop se laisser envahir par cette douceur qui aurait pu lui alanguir le coeur. Joseph voulait surtout réfléchir pour agir : il aurait en arrivant à vérifier si tout était comme il l'entendait, à formuler en peu de mots, à toute la maisonnée ses volontés pour refaire ou changer ce qui ne répondait pas à son attente. Le gros chien, lui, sautait, allait, revenait, s'affairait autour des bêtes et, en fin de trajet, il jappait d'une joie qu'il ne contenait plus. Lui aussi aurait sa part : une meilleure écuelle et souvent des gâteries. Pourtant Joseph, là-haut, avait dû poser des lacets, des collets bien discrets. Il avait bien fallu se nourrir et le pain ramené de la ferme à chaque descente des fromages eût été vraiment sec.

Le train de vie habituel de la maisonnée reprenait. Le père était là et veillait à ce que tous les travaux d'automne auxquels il avait pensé lors de son retour soient entrepris à temps et convenablement menés à bien. Or au fur et à mesure que les années s'étaient écoulées la famille avait grandi. Faisons donc le point de cette évolution au tournant du siècle, en 1900.

Joseph Marie avait soixante-quatre ans déjà et Marie-Claire cinquante-deux ans. Elargissons notre curiosité vers la famille qui comptait maintenant huit enfants. Le fils aîné, Joseph, a déjà trente ans. Il est marié et établi aux environs de Bar-le-Duc comme fermier. La fille aînée,

Marie-Claire qui a maintenant vingt-huit ans est aussi mariée et installée à Gérardmer mais deux ans plus tard déménage pour une autre ferme de la région de Saint-Dié. Auguste, le deuxième fils, a vingt-sept ans. Il n'est pas marié et semble resté à la ferme. Eugénie a vingt ans. Elle va se marier sous peu pour s'installer avec son mari dans une ferme près de Saint-Dié. Les trois dernières filles sont encore à la ferme. Quant à Angélique qui précède les trois dernières, elle a maintenant vingt-et-un ans. Les souvenirs qui nous ont été transmis nous la décrivent comme une très belle fille assez indépendante. Elle va bientôt tenir un café à Saint-Dié. Or un jour de 1903, Joseph, son père, arriva chez son aînée, Marie-Claire, à la ferme Harlepont qu'ils venaient d'occuper près de Saint-Dié. Il avait eu des échos défavorables sur la conduite d'Angélique et il était venu se déverser chez sa fille aînée pour exprimer son indignation et sa réprobation. Mais Marie-Claire pouvait-elle intervenir ? Cet épisode révèle certains traits essentiels de sa personnalité et du caractère de ce père. La vie de ses enfants, même partis de la maison, ne le laissait donc pas indifférent malgré une apparence d'insensibilité totale. Par ailleurs, il se sent touché par ce qu'il estime être une atteinte à l'honneur de la famille. Dans ce cas d'Angélique il réagit très vivement, il était, paraît-il, en colère. Il se déplace pour essayer de remettre les choses en ordre. N'est-ce pas le signe que pour sa propre gouverne aussi il avait une exigence d'honnêteté ?

Mais ce qui avait tellement étonné et subjugué les témoins directs, c'est à dire ses enfants et petits-enfants, ce fut ses activités plus exceptionnelles : la pratique des "screts". C'est pour ainsi dire, au mot près, que je vais rapporter ces récits de ses descendants pour les avoir entendus maintes et maintes fois de plusieurs d'entre eux. Ceux-ci d'ailleurs avaient une haute idée des intentions et des buts de ces magies du grand-père. Selon eux Joseph ne pratiquait cela que pour le bien des gens.

Un jour, ce fut lui-même qui fut victime d'un sort particulièrement pernicieux. Ses bêtes à la traite donnaient du lait auquel était mêlé du sang lequel devenait impropre à la consommation et ne pouvait plus être utilisé à la fabrication du fromage. On ne pouvait que le donner aux cochons. "Il faudra me chercher mes livres" dit-il et un petit-fils de monter à la chaume de la Reichsberg pour les chercher. Or c'était l'hiver, il y avait de la neige mais cela ne pouvait attendre. Le soir, après avoir étudié les textes et réfléchi à la façon de procéder pour déjouer les

manoeuvres malignes, il amena un seau de lait avec une faucille. Il s'assit devant le fourneau et commença à plonger la lame de la faucille dans les braises du foyer. Puis, il trempa la lame rougissante dans le lait grésillant qui faisait monter une vapeur à l'odeur de lait brûlé.

Les garçons et filles, grands et petits, regardaient faire et peut-être aussi un voisin venu au "coéray" (veillée). Or le domestique de la maison, "lo nor" ("le Noir", on l'appelait ainsi) était aussi là. Joseph répéta l'opération plusieurs fois et à chaque fois que la faucille brûlante plongeait dans le lait, le visage du domestique s'empourprait. Mais tout de suite après, celui-ci apparemment confus, sortit. Le grand-père prit alors une carotte qu'il creusa et remplit de l'urine d'une de ses vaches. Il la suspendit à l'aide d'une ficelle à un clou sous le manteau de la cheminée. Un peu plus tard le "vôlà" revint mais apercevant la carotte, sans mot dire, il monta dans sa chambre. Les soirs suivants, le domestique ne cessait de regarder vers la cheminée comme préoccupé, subjugué et inquiet et finit par dire : "èl devalerè lè galroube là, èl devalerè !" (elle descendra la carotte là, elle descendra !). Le grand-père ne dit rien mais les soirs se succédant, le domestique revenait sur le sujet : "èl devalerè...". Le domestique avait une mine de plus en plus tirée, marquée et cireuse. Le grand-père lui dit : "Erètè dôpreu vot mâ sôr è lè galroube devalerè." (Arrêtez d'abord votre mauvais sort et la carotte descendra). Le domestique sortit puis alla se coucher. Le lendemain matin, le lait avait retrouvé sa blancheur appétissante de toujours. Le grand-père enleva alors la carotte de la cheminée. Une de ses petites-filles précisait : "Au fur et à mesure que la carotte se desséchait à la cheminée, le domestique coupable devait se dessécher dans sa chair".

Une autre fois, racontaient les petits-enfants, un fermier des environs vint trouver le grand-père et lui confia les ennuis qu'il avait avec ses vaches. C'était d'ailleurs dans ce domaine qu'il était le plus souvent consulté. Joseph, "le salbotie", se rendit donc chez lui et procéda méthodiquement grâce à ses "screts" à ses investigations. Puis il lui dit : "Ce soir, restez bien chez vous et fermez vos portes et vos volets et n'ouvrez à personne. Quelqu'un viendra vous demander d'ouvrir, mais n'ouvrez à aucun prix et ne répondez pas à ses appels. Cette personne tourmentée sera irrésistiblement poussée à venir chez vous". Le soir même, ce fut un voisin qui vint. Ayant trouvé la porte close, il alla frapper aux volets du poêle, et n'obtenant aucune réponse il appela et demanda qu'on lui ouvrît. Toujours sans réponse ni signe de vie, il insista : il avait besoin d'une brouette. Notre paysan se dit que vraiment c'était là un

prétexte bien futile : besoin d'une brouette alors que la nuit était tombée depuis longtemps. Cet homme cherchait donc absolument à pénétrer. Notre paysan évidemment suivit les consignes reçues de Joseph et ne répondit ni n'ouvrit. Il lui apparut alors clairement que c'était bien lui, la personne malveillante qui l'avait "ètcherme" (ensorcelé, mis sous un "charme"), alors qu'il était bien loin de l'avoir soupçonné. Puis réflexion faite, il réalisa que son troupeau à lui-même ainsi que toutes ses cultures étaient prospères, sans doute plus que celles de son voisin. La jalousie aurait donc fait naître chez ce dernier des mouvements d'envie et des projets de nuire. Ce voisin avait trouvé moyen, Dieu sait comment, de réaliser ses noirs projets. Le but essentiel de la manoeuvre de Joseph était atteint. Le malfaisant avait été démasqué. C'était d'ailleurs de cette façon qu'il procédait toujours. Comment tout cela fut-il résolu ? On ne revint plus chercher de brouette et l'individu ne se manifesta plus. Quant aux ennuis que sa victime subissait, ils s'éteignirent immédiatement.

Joseph Marie dit "lo salbotie" apparaît ici sous un jour nouveau. Il n'est plus seulement l'homme plutôt taciturne ou le travailleur acharné, l'homme avant tout habile et averti dans le soin des bêtes et la préparation de bonnes récoltes. Nous le voyons dans ces affaires, les seules qui m'aient été rapportées, agir en fin psychologue connaissant bien ses semblables. Il manie un envoûtement propre à dévoiler et à déjouer les manoeuvres tordues des envieux, des haineux ou des aigris dont n'étaient pas toujours exempts les rapports de nos paysans. Mais il n'y avait là rien de ces recettes terrifiantes de magie blanche ou de magie noire en connivence ou pas avec le Diable, "lo Nôr là", comme on appelait dans le pays avec une pointe d'ironie, le démon. En tous cas, comme le répétaient tous les témoignages, si Joseph avait pour principe de répondre aux appels des angoissés ou des faibles sur qui pesait un sort, ou qui peut-être en avaient simplement l'illusion, jamais il n'aurait utilisé son art pour nuire à quiconque.

Joseph Marie ne devait pas dépasser la fin du siècle de plus de cinq ans. Ses forces diminuaient et malgré sa sobriété, son énergie de vogsien acharné s'était bien usée. Mais dans la maison de La Beû il y avait de l'aide. Il avait certainement conservé un "vôlà". Il avait en outre l'aide d'Auguste, son deuxième fils et de sa fille Eugénie. Et puis il y avait son épouse, plus jeune que lui de dix ans, encore bien vaillante. Ses dernières années furent donc bien entourées. C'est le 22 avril 1905 que Joseph Marie décéda dans sa soixante-neuvième année à son domicile de La Beû. Son épouse

était venue elle-même, le lendemain, en faire la déclaration au Sta desbeamte (officier d'Etat civil) d'Orbey. Nous n'avons recueilli aucune autre précision. Il avait atteint un grand âge pour l'époque.

Marie-Claire n'avait alors que cinquante-sept ans et il lui restait encore dix années à vivre. Durant cette période il y eut encore à la maison Auguste et deux, puis une fille non encore mariées et plusieurs petits-enfants : Joseph-Séraphin qui avait déjà treize ans en 1905 puis René et Joseph un peu plus jeunes. C'est précisément des petits-enfants que nous tenons maints témoignages qui nous permettront de mieux nuancer la personnalité de Marie-Claire particulièrement vers la fin de sa vie. Après la disparition de Joseph, Marie-Claire sagement diminua le train de culture. Elle ne tint plus que deux ou trois vaches et dut louer une bonne part de ses nombreux champs. Conserva-t-elle le "vôlà" ? C'est probable mais elle avait, quoiqu'il en soit, l'aide de son fils Auguste qui sera à la maison jusqu'à sa mobilisation en 1914.

A partir du printemps de 1914, sa fille aînée avec son mari Emile Bâtot exploitait la ferme de l'hôtel Freppel au Lac Blanc. Ses deux plus jeunes enfants, Marthe et Jeanne allaient à l'école du Creux d'Argent. Elles restaient à midi chez la grand-mère et même certains soirs pour passer la nuit. Marie-Claire, bien qu'ayant dépassé la soixantaine, tenait bien sa jeune maisonnée assez nombreuse et savait mener son monde. Les deux écolières de neuf et dix ans semblent avoir eu un appétit assez capricieux. Or en hiver, les choux constituaient souvent le plat de résistance ce qui n'était pas tellement à leur goût. La grand-mère, les voyant chipoter, leur répétait alors sur un ton qui se voulait tout autant persuasif qu'autoritaire : "Mindjô, mindjô dè djott !" (Mangez, mangez des choux !). Jeanne se rappelait encore très bien que le matin, étant descendue du Lac Blanc, la grand-mère voulait lui refaire sa coiffure avant qu'elle n'allât à l'école. Elle lui défaisait donc les deux tresses que sa mère lui avait faites de chaque côté de la tête et, lui rassemblant tous ses cheveux vers l'arrière, elle en faisait deux tresses superposées. C'était, semble-t-il, une coiffure beaucoup plus convenable. Mais Jeanne ne voyait qu'une séance longue et pénible et pour elle inutile. Jeanne me confiait encore, après plus d'un demi-siècle, que la grand-mère avait une préférence pour sa soeur Marthe qui était une vraie Marchand alors qu'elle-même lui rappelait la famille de son gendre, les Bâtot. Tout cela nous montre une Marie-Claire, femme avec ses préférences instinctives et des idées bien à elle.

Marthe, mais surtout Jeanne, gardaient encore un souvenir mitigé du chapelet auquel elles devaient participer le soir quand elles restaient à

La Beû. Toute la maisonnée terminait en effet la soirée avec cette dévotion très répandue à l'époque dans les familles du Val. Chez Marie-Claire, les enfants devaient rester à genoux tout au long de cette dévotion. Était-ce une ascèse bien adaptée à de jeunes enfants ? Quoiqu'il en soit la grand-mère la jugeait salubre. C'était donc avec fermeté que Marie-Claire maintenait ces pratiques religieuses traditionnelles. Mais chez Marie-Claire il ne s'agissait pas de simples pratiques. Elle avait une foi personnelle attestée par les détails divers remarqués par ses petits-enfants dans sa vie de tous les jours. Elle priait régulièrement, seule, assise devant sa fenêtre, derrière ses pots de fleurs qu'elle aimait et reprenant régulièrement ses dévotions qu'elle suivait sur son livre de prières. Et puis, elle avait toujours dans sa poche de tablier un grand crucifix, -Dieu sait où elle l'avait eu ?- et le prenant, le portait souvent à ses lèvres. Dans sa conversation, lorsqu'on parlait de l'avenir et de projets, elle avait l'habitude d'ajouter ces simples mots : "Sè Dèy vû" (Si Dieu veut). La pensée de Dieu et de sa présence lui était vraiment habituelle.

Or un matin, confiant à sa fille Appoline dite Pauline qu'elle ne se sentait pas très bien, celle-ci lui dit : "Nallè su lè tchamb vo rpowsè su vot lèy. J'vos époutrai d'lè sop dwa onz ourr" (Allez sur la chambre vous reposer sur votre lit, je vous apporterai du bouillon vers onze heures). Remarquons que la fille vouvoyait sa mère. Ce fut une coutume pour tous les enfants et qui se maintint dans cette famille encore dans la génération suivante. Ce vouvoiement des parents devait être général dans le Val.

Vers dix heures, Pauline l'appela du bas de l'escalier : "Maman, vo sô bé, vo vlè ék ?" (Maman, êtes-vous bien, voulez-vous quelque chose ?). Marie-Claire lui répondit : "Dje sèy bé" (Je suis bien). Mais un peu plus tard, , quand vers onze heures elle l'appela à nouveau pour le bouillon, elle n'eut pas de réponse. Pauline monta et trouva sa mère morte dans une position de repos et le visage serein. Elle tenait dans ses mains son crucifix sur sa poitrine.

C'était le 1^{er} avril 1915. L'hiver durait et recouvrait encore le Val d'une épaisse couche de neige. En plus le Creux d'Argent était coupé d'Orbey par les lignes du front tout proche. On dut confectionner un cercueil de fortune avec quelques planches. Le lendemain, des voisins qui s'étaient proposés furent autorisés par les militaires à porter la bière de nuit à Pairis pour l'inhumation. Arrivés, ceux-ci frappèrent aux volets du presbytère et le curé de sa fenêtre leur dit : "laissez la ici, je

l'enterrerai moi-même demain matin". Effectivement, l'acte du registre des décès de la paroisse de Pairis à l'année 1915 est introduit comme suit : "Avril 1915 - Maria-Clara Marchand, ex Creux d'Argent". Il se termine par ces mots : "Die vero tertio aprilis a me infra-scripto parocho sepulta est. -Signé : "J. Mouthe, parochus".

Peu de jours après, toute la maisonnée, sa fille Pauline, la fille d'Angélique et les deux garçons de Joséphine ainsi que les bêtes quittaient la maison pour monter à la ferme du Lac Blanc chez Marie-Claire, la fille aînée. Or encore dans ce mois d'avril, l'artillerie allemande en batterie au Rain des Chênes pilonnait avec des obus incendiaires les fermes du Creux d'Argent qui offraient aux soldats français des toits et des points d'appui précieux. La chapelle Saint-Genest dut être touchée et beaucoup de fermes furent incendiées dont celle de Marie-Claire Marchand. Elle ne fut pas reconstruite. Ainsi, seule la tradition orale a permis de faire revivre ce couple, toute trace matérielle à La Beû ayant disparu.



AMBROISE

LE FORGERON DE FRELAND

Virginie HAXAIRE

Je m'en vais vous relater la singulière vie d'Ambroise BARLIER, l'un des derniers forgerons - maréchals ferrants ferrants de la cité Frélandaise. Certes, je tiens au préalable à remercier ma grande tante **Madame Maria PARMENTIER** née **Barlier**, sa fille, âgée de 92 ans pour son témoignage vivant et sans qui, j'en ai bien peur, cette tranche de vie n'aurait pu être rapportée.

Ambroise est né le 7 novembre 1870 et est issu d'une famille de quatre enfants. Orphelin de bonne heure, il apprend dès lors le dur métier de forgeron-charron. Il entre en apprentissage à Orbey, chez le maréchal-ferrant Sourel. Après ce temps d'initiation et de formation, il décide de s'établir à son compte dans son village natal Urbach (Fréland en allemand). Le 25 juillet 1897, il convole en juste noce avec Marie-Claire Gérard, née le 4 août 1875 comme la reine mère d'Angleterre. Le jeune couple s'installe un peu à l'étroit dans la maison Florence. Avec la forge, il n'y avait guère de place pour attacher l'animal à ferrer ...

Au bout de quelques mois, ils eurent l'occasion d'acheter la moitié de la maison encore occupée par la famille, au 88 et appartenant à la veuve Willemain.

De leur union naîtra 9 enfants; malheureusement trois mourront en bas âge, le reste de la nichée se divisant en trois filles et trois garçons. Deux des six enfants suivront une vocation religieuse; ainsi, Gervais sera missionnaire-père rédemptoriste, Agnès quant à elle sera soeur Marie Ambrosine de la Providence à Ribeauvillé.

Mais en quoi consistait son métier ?

Grâce à son sens de l'observation et de la conception, il s'ingénie à construire un vélo à trois roues, premier dans ce genre au village. En toute évidence, il ferrait les animaux de trait. En priorité, les ânes puis les bovidés et finalement, donc plus rarement les chevaux. Outre celà, il rechaussait de nombreux outils tels les pioches, faux ou houes.

Qui plus est, épaulé par son frère Aimé, lui même charron de métier, ils fabriquaient des charrettes à brancards pour les vigneron, des bayards et tomberaux pour le purin (1) et même des brouettes. Ils utilisaient pour ce faire des outils de charron : en l'occurrence le bec d'âne, la châsse, la chure, la gouze, la plane et la selle.

On peut affirmer que la clientèle localisée dans les fonds de vallées et sur la plaine (Bennwihr, Hunawihr, Sigolsheim) constituait son gagne-pain. Une fois par mois environ, il se rendait à Colmar où il s'approvisionnait en fer et en outillage divers (chez Brenckmanittel notamment). " A cette occasion " : me mentionne Tante Maria, " papa nous apportait des pommes de terre ", denrée de luxe à cette époque.

Au changement du siècle (vers 1900), **Ambroise** décide de se spécialiser et entreprend d'accomplir le brevet donnant droit de ferrer les chevaux. Aussi, il se rend à Metz pour effectuer cette spécialisation. Revenu, il se hasarde à ferrer les chevaux notamment ceux appartenant à Monsieur Florence, le marchand de chevaux. En ce qui concerne les boeufs, il fallait pour les ferrer un atelier spécial, c'est-à-dire une installation pour attacher les bêtes sous la panse afin qu'elles soient maintenues et qu'elles se tiennent tranquilles lorsqu'on leur garnissait leurs sabots.

Parfois, le soir, il mettait en application ses réflexions en réalisant les transformations prévues. Aussi creusa-t-il un canal le long de la petite rivière de la Chaude Côte. Il établit dans la forge une roue à godets fonctionnant grâce à l'eau que le canal amenait. Cette roue fournissait l'énergie nécessaire à faire fonctionner un certain nombre de machines : une cintreuse pour les bandages des roues, une perceuse, un petit marteau pillon ... En 1910, **Ambroise** fut le premier à produire de la lumière et ce à partir de cette hydro-électricité. Cette énergie approvisionnait des lampes de 10 watt. Ainsi, dans la maisonnée Barlier, supprima-t-on partiellement l'éclairage avec des bougies, tout du moins au rez-de-chaussée.

Son principe de fonctionnement en était très simple : la roue à eau actionnait une petite dynamo, qui produisait de l'énergie. L'excédent de force permit également d'en faire même profiter trois maisons du quartier qui eurent l'électricité, avec des ampoules de 30 volts. Parallèlement à cette invention de génie, en 1909/1910, il installe l'eau courante après avoir implanté pour ce faire une conduite et réalise judicieusement les raccords dans les caves des particuliers avoisinants. Ainsi, il travailla en symbiose avec un mécanicien, nommé Hiltenfink de Kaysersberg. A ce sujet, il demeure encore quelques vestiges de ses oeuvres, notamment les deux portes des 2 réservoirs d'eau (situées aux lieux-dits "La Fonderie" et au départ de l'ancien chemin menant à "La Taupé").

Si l'on en croit le dicton : "c'est en forgeant que l'on devient forgeron", qu'advenait-il lorsque malencontreusement, il recevait un coup de marteau sur les doigts ? En fait, le dit Maria, "Papa préconisait

(1) C'était une voiture de charge, faite d'une caisse, montée sur deux roues, susceptible d'être déchargée en basculant à l'arrière.

en pareil cas, de baigner le membre endolori dans de l'eau de sel".

Attardons-nous un temps à décrire la forge. Je vous invite d'ailleurs à ce sujet, si le coeur vous en dit à visiter le musée que son petit-fils, Gabriel Barlier, a si justement reconstitué sur les traces de son père Jérôme, lui même forgeron de métier.

De superficie de 67 m², la forge contenait traditionnellement une enclume, une perceuse et le bruyant marteau pilon qui était actionné grâce à la roue d'eau et dont les bruits exacerbaient le voisin Colitch Colon, qui ne pouvait dormir.

En fin de carrière, il travailla également à façon 5 ans durant à l'usine Herzog, unité qui confectionnait de la soie. En fait, il fut demandé par "ceux de l'usine", parce qu'il leur fallait un forgeron accompli, pour veiller sur les deux forges. **Ambroise** contrôlait uniquement le chauffage et Maria m'avoue que "scrupuleusement, il y jetait même un coup d'oeil le soir".

Enfin, je m'attacherai à le décrire : c'était un homme élancé, grand, mince, d'un naturel discret et qui parlait avec parcimonie. Souvent, il avait les bras croisés afin de reposer ses avant-bras. Généralement, pour se protéger pendant son travail, il portait une peau tannée en guise de tablier.

Comme fin heureuse, voilà une petite anecdote : lors du premier conflit mondial, les Allemands voulant établir un constat de ce que pouvait rapporter le plus à la forge, interrogerait mon arrière grand père. En guise de réponse, et par moquerie, **Ambroise** rétorqua "ferrer les ânes" (Esel beschlage !).



1 - FRELAND (Haut Rhin) - La Forge

UNE PAGE D'HISTOIRE

RECIT RECUEILLI AUPRES DE Mme Maria HUSSON
RUE DE L'ÉGLISE A ORBEY PAR Bernadette SCHEHIN

Il y a près de six mois que nous sommes envahis, que les rues résonnent de bruits de bottes, que l'air répercute des ordres "aboyés" dans une langue dure et rocailleuse, pas du tout familière aux "Welches" que nous sommes, quand un matin, Raymond, mon mari est convoqué par la gestapo dont le siège se trouve à l'Hôtel Cornélius.

Pendant la guerre de 1914-18, Orbey étant au front, ses habitants étaient évacués, certains à Rodern, comme mon mari et ses parents ainsi que la famille Henri Zann (ferblantier). C'est là que leurs deux gamins, Henri et Raymond, purent après les avoir restaurés, remettre sur le chemin des lignes françaises, deux soldats prisonniers des allemands et qui s'étaient évadés. Pour les remercier, dans les années 1930, ils furent tous deux décorés de la Médaille de la Reconnaissance Française.

A la gestapo, comme on l'interrogeait sur les faits, mon mari répondit avoir fait le bon samaritain, on lui rit au nez.

Huit jours après, un dimanche, nouvelle convocation, mais de moi également car, entre temps, on avait constitué un dossier à mon nom. Comme j'étais absente, Raymond y alla seul et le soir, quand je rentrais de chez ma mère, je fus accueillie par ma belle-mère en pleurs qui me dit "Raymond est à la gestapo et il ne rentre pas" il finit par rentrer.

Très tôt, le lundi 16 décembre 1940, mon beau-frère qui habitait la même maison que nous vint frapper à notre porte, nous étions encore couchés, en nous disant qu'un officier nous demandait. Habillés à la hâte, nous vîmes l'officier qui nous dit que nous étions expulsés, que nous avions trois quart d'heure pour nous préparer et que nous pouvions emporter chacun 30 kg de bagage et de vivres pour 4 jours. Après les convocations précédentes, me méfiant, j'avais fait faire deux grands sacs en toile solides et que j'avais rempli de nos vêtements, plus un gros bas plein de provisions. On apposa les scellés sur nos deux chambres et après avoir pris un rapide petit déjeuner, nous partîmes, mon mari, les bagages et moi vers la mairie, toujours escortés de l'officier et d'un soldat armé.

A la mairie, nous rejoignîrent M. le Curé Dietrich (il célébrait la messe quand on vint l'arrêter), on le laissa finir, mais ce temps fut décompté sur les trois quart d'heure de préparatifs. Il était lui, décoré de la Médaille d'Or de la Reconnaissance Française. Vinrent aussi : M. Virion, directeur d'école et Madame, M. et Mme Jules Simon, Mme Vve Raoul Languedoc et sa fille Jacqueline 14 ans, M. et Mme Aloyse Zann (restaurateur) et leur fille, M. et Mme Henri Zann (ferblantier) et leur petit Jean-Paul 5 ans 1/2, M. et Mme Clément et leurs 2 enfants, M. et Mme Roechlé, gardien du cimetière allemand ainsi que celui du Wettstein et sa famille, M. et Mme Fernand Laurent et leur fille Gisèle de 8 ans, la mère de Mme Laurent Mme Feulpin et sa plus jeune fille ainsi que M. et Mme Da Fonséca et leurs 2 fils.

On nous fit d'abord entrer à la mairie puis en ressortir à la queue leu entre deux haies de soldats armés. M. le Curé fut soudain entouré par les Saintes femmes de la paroisse qui pleuraient et se lamentaient. Se tournant alors vers le perron où trônait l'aréopage de la mairie, il dit à haute et intelligible voix ces mots historiques : "Ne me plaignez pas, ne me plaignez pas, je quitte des bêtes pour m'en aller chez des gens". Après cela, on nous fit monter dans des camions bâchés, direction Cernay, institut St André.

Les Soeurs de l'Hospice de Pairis "françaises de l'intérieur" comme on dit chez nous, avaient été expulsées le même jour avec treize gros malades, elles avaient aussi abouti à Cernay mais en étaient reparties la même nuit avec leurs protégés. Ils furent tous dirigés sur l'hôpital de Revel en Haute Garonne, où ils restèrent jusqu'en mai 1941, après quoi, on les installa à Mille (Pyrénées-Orientales) où tous moururent de cafard, la plupart n'ayant jamais quitté Orbey.

Quant à nous, nous passâmes notre première nuit à Cernay, sans dormir, nous étions trop bouleversés par ce qui nous arrivait. La deuxième nuit, alors qu'assommés de fatigue nous dormions profondément sur la paille qui nous avait été préparée à même le sol, on vint nous réveiller à deux heures du matin pour nous conduire, toujours en camion bâché, jusque un passage à niveau en pleine campagne où nous attendait un train noir et glacé qui nous conduisit à Mulhouse où il s'arrêta. Sur le quai, des soldats armés pour nous empêcher d'en descendre. Le convoi reprit sa route jusqu'à Belfort où nous poussâmes tous un gros soupir de soulagement "Merci mon Dieu, nous partions vers la Mère Patrie". Nouvelle pause à Vesoul où les Dames de la Croix Rouge nous apportèrent un café sans sucre mais bien chaud.

Prochain arrêt "Mâcon" ligne de démarcation, nous devions y être fouillés, mais le chef de gare, malin, avait fait préparer un bon vin chaud pour nos accompagnateurs et pendant qu'ils le savouraient, les cheminots français qui avaient pris la relève avaient mis subrepticement le train en marche. A la sortie de Mâcon, donc en zone libre, l'Armée Française nous attendait pour nous rendre les honneurs pendant que la fanfare jouait la Marseillaise; nous pleurions tous à chaudes larmes.

A Lyon, deux médecins bénévoles passèrent dans le train pour voir si tout allait bien.

Dans une petite gare près de Béziers, on nous avait préparé à manger, le repas fini, remontée dans le wagon jusque Toulouse où on nous fit changer de train, les lignes étant électrifiées à partir de là. Enfin, ce fut l'arrivée à St Gaudens où notre wagon fut détaché; on nous pria d'en descendre et on nous fit monter dans un autobus qui nous emmena à St Pé d'Ardet en Haute Garonne où nous fîmes reçus à la mairie, puis dans une salle de classe attenante et désaffectée, où nous attendait un bon repas chaud et réconfortant, que nous mangeâmes sur des pupitres d'écoliers. Ensuite, on nous dirigea vers les maisons réquisitionnées pour nous. Nous étions à quatre ménages dans une ancienne Maison de Maître sise à côté de la cure où logèrent quatre familles frélandaises. La bourgade comptait 170 âmes plus 30 expulsés.

Le jour de Noël, Raymond et moi fûmes invités chez une famille de St Pé, cela fit chaud au coeur des pauvres exilés que nous étions.

A St Gaudens descendirent en même temps que nous M. et Mme Jules Simon qui passèrent la guerre à Souich ainsi que la famille Aloyse Zann. Henri Zann et famille étaient au Pujol près de la Malou les Bains, ainsi que M. et Mme Fernand Laurent, leur fille, la mère et sa plus jeune fille.

Nous étions tous disséminés dans un périmètre relativement restreint, entre St Pé, le Pujol, Souich, Montréjau, Pointes sur Rivière, mais faute de moyens de locomotion, nous nous voyions très peu.

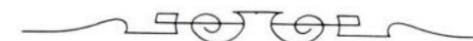
Partis d'Orbey le lundi, nous arrivâmes à destination le vendredi à midi.

En 1941, nous partimes chez un oncle dans la Loire, c'est pendant cet hiver là que j'appris à filer la laine, je me faisais payer en nature.

En mars 1945, avec un ordre de mission qui m'ouvrait toutes les portes, je vins passer quelques jours à Orbey libéré depuis le 16 décembre 1944, quatrième anniversaire de notre expulsion.

Le 7 mai 1945, nous rentrâmes par nos propres moyens; le départ se faisant attendre, mon mari n'en pouvait plus. Nous voyageâmes pendant trois jours pour retrouver Orbey où pendant notre absence étaient morts ma belle-mère et un frère de mon mari.

Les Soeurs de l'Hospice rentrèrent à Nancy le 2 juillet 1945, le 3 elles revinrent à Paris ou les Soeurs de la Divine Providence les avaient remplacées, les Allemands les jugeant trop françaises de coeur pour continuer à enseigner à l'Ecole Communale d'Orbey. D'ailleurs m'a-t-on dit, le sort commun de tous les instituteurs alsaciens fut d'aller, mame militari, se faire "recycler" en Germanie, alors que des instituteurs Allemands les remplaçaient chez nous pour y semer la bonne parole du 3ème Reich, à laquelle la majorité des gens résistèrent silencieusement mais fermement. On avait donné aux Welches 7 ans pour apprendre l'allemand, faute de quoi, on les aurait déplacés en Sibérie, de vrais Allemands seraient alors venus prendre leur place dans notre canton. En entendant ce discours, les gens disaient qu' **"en 7 ans, il y aurait encore des souris qui changeraient de trous"** (sic) ce qui se vérifia pleinement; mais ceci est une autre histoire.



Poésie :

EN FORET

" HUMILIS "



*Dans la forêt étrange, c'est la nuit;
C'est comme un noir silence qui bruit;*

*Dans la forêt, ici blanche et là brune
En pleurs de lait, filtre le clair de lune.*

*Un vent d'été, qui souffle on ne sait d'où
Erre en rêvant comme une âme de fou;*

*Et, sous des yeux d'étoile épanouie
La forêt chante avec un bruit de pluie.*

*Parfois, il vient de doux gémissements
Des lointains bleus, pleins d'oiseaux se bagarrant.*

*Il vient aussi des senteurs de repaires;
C'est l'heure froide où dorment les vipères,*

*L'heure où l'amour s'apeure au fond du nid,
Où s'élabore en secret l'aconit;*

*Où l'être qui garde une chère offense,
Se sentant seul et loin des hommes, pense ...*

*Pourtant, la lune est bonne dans le ciel,
Qui verse, avec un sourire de miel,*

*Son âme calme et ses pâleurs amies
Au troupeau roux des roches endormies.*

Acquisitions récentes

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE VOSGIENNE - Avril-Août 93 - St Dié

LES VOSGES - Revue du Club Vosgien n° 2/93

LE PAIN D'AUTREFOIS - Chroniques alimentaires d'un monde qui s'en va, par Claude THOUVENOT (Presses universitaires de Nancy)

"MIC ROMANIA" - Littératures en langues romanes ou figure un texte en patois welche. (Edition de la Communauté française de Belgique, de la Commission Européenne et de l'Union latine)

"L'ABBAYE DE L'ÉTOILE" - Historique de l'abbaye cistercienne, par Claude GARDA, agrégé d'Histoire - 56140 Isle Jourdain (Vendée)

BULLETIN DE LIAISON de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

On peut se procurer au siège de la Société

Les Bulletins n° 8, 9, 10 et 11 édités par la Société d'Histoire

AUTREFOIS EN PAYS WELCHE édité par la Société d'Histoire avec la collaboration du C.R.N.S. de Strasbourg

Le LEXIQUE DU PATOIS DE LABAROCHE édité par l'Académie patoise de Labaroche

CARTES POSTALES FOLKLORIQUES DU PAYS WELCHE éditées par la Société d'Histoire et Orbey-Animation

La vidéo-cassette "ORBÉY NOSTALGIE" de Gérard DUPONT

La vidéo-cassette de la MESSE EN PATOIS célébrée à Labaroche le 12 Mai 1991 - Réalisée par Claude PRUD'HOMME et Gérard DUPONT

HISTOIRE D'UN VILLAGE WELCHE : Fréland édité par Guy GUERIN

Permanence

Une permanence est assurée au siège de la Sté d'Histoire - Fondation Lefébure, 50, rue Charles de Gaulle à ORBEY, tous les samedis de 14 à 16 H, pour les personnes qui désirent consulter les archives du canton ou avoir des renseignements sur le passé ou le présent du Pays Welche. On peut prendre un rendez-vous en téléphonant au 89.47.51.96.

SOMMAIRES

DES 11 BULLETINS PRECEDENTS

Bulletin n° 1 - 1982

Le mot de la Présidente	3
<i>Sr Beatrix FRANÇOIS.</i>	
Un bilan	4
<i>Sr Beatrix FRANÇOIS.</i>	
Vivre à Orbey aux XVII°-XVIII° siècles : les PATRY	6
<i>Quatre générations d'ancêtres orbélais.</i> <i>Hervé PATRY.</i>	
Quelle était la population du Val d'Orbey aux XVII°-XVIII° siècles ?	17
<i>Armand SIMON.</i>	
Les origines de la famille LEFEBURE	24
<i>Sr Beatrix FRANÇOIS.</i>	
Dans le temps, à Fréland	26
<i>Josée HURSTEL.</i>	
De Vau d'Moteï à Sévaumo : particularités toponymiques dans le patois du Val d'Orbey	31
<i>P. André PERRIN.</i>	
Un peu de patois de chez nous : Lé Zottes	35
<i>Maurice HERMANN - Eric HAMRAOUI.</i>	
Le calvaire du Coq Hardi	36
<i>Armand SIMON - Florent OSTHEIMER.</i>	

ILLUSTRATIONS

Florent OSTHEIMER, de Boersch dans le Bas-Rhin, se passionne pour l'art et l'histoire de l'Alsace et vient de découvrir les richesses de notre canton.

Sceau de l'Abbé de Pairis (Moyen Age)	Couverture
Calvaire du Coq Hardi	37
Calvaire du Coq Hardi : le crâne, la base	39
Calvaire du Coq Hardi : l'ange du revers	Couverture

Eric HAMRAOUI, de Lapoutroie, est l'illustrateur des " Pals de Lours " et des " Croquis Historiques " .

Lé Zottes	35
---------------------	----

Bulletin n° 2 - 1983

3	Editorial	Armand SIMON
4	Un an d'activités.	Soeur Béatrix FRANÇOIS
	Restoration des calvaires.	
	Les temps forts de l'année 1983.	
	A noter encore...	
	Remerciements.	
	Le nouveau comité.	
	Rapport financier 1982.	
	Acquisitions d'ouvrages et photocopies.	
	Dialogues transvosgiens n° 1.	
	Comment sont accueillies nos publications ?	
	Où se procurer nos publications ?	
	A propos d' Autrefois en pays welsche.	
	Rectificatifs au Bulletin n° 1.	
13	La ronde des calvaires.	Armand SIMON & Florent OSTHEIMER
	Le calvaire du Haut du Bonhomme.	
	La croix de Chamont.	
	Le calvaire du Fossé.	
	La croix de Bermont.	
	Le crucifix de Remomont.	
25	Les Savoyards du Val d'Orbey aux XVII° et XVIII° s.	Armand SIMON Hervé PATRY
	Compte-rendu des articles de M. PATRY.	
	A propos de faux marchands savoyards.	
33	Les origines de la famille Lefébure.	Soeur Béatrix FRANÇOIS
37	Un épisode de la guerre de 1870, d'après le témoignage d'un Barotché.	René PRUD'HOMME Armand SIMON
	La croix "Joseph Munier".	
40	Connais-tu mon pays ?	Poème de Maria JULLIARD
41	Dans le temps à Fréland.	Josée HURSTEL
48	Un peu de patois de chez nous.	Maurice HERMANN
	Le glossaire du patois d'Orbey; annonce.	
49	La fête au Bonhomme.	Maria JULLIARD
52	Le hamstreur du petit train.	Gérard BLANCK
54	Deux écoliers du temps jadis.	Catherine et Armand SIMON
	Marie-Louise PICHLER.	
	Jules PRUD'HOMME.	

Les illustrateurs:

- Eric HAMRAOUI : La fête au Bonhomme; Connais-tu mon pays ?
- Vincent MARINI : Le hamstreur du petit train.
- Florent OSTHEIMER : Les calvaires.

Bulletin n° 3 - 1984

3	Editorial	Soeur BEATRIX
4	Compte-rendu de l'Assemblée Générale 1983	Soeur BEATRIX
7	Le nouveau Comité	
8	Rapport financier 1983	Rose-Blanche DUPONT
9	Les Membres en 1983	
11	La Société d'Histoire à la Foire Européenne de Strasbourg	Soeur BEATRIX
12	La Section de Généalogie est née	Josée COUTY
13	Un Calvaire rénové	
14	Appel pour le développement du fonds de documentation	
14	Nos publications	
15	Des Associations au service du patrimoine	
16	Le courrier des lecteurs	
18	Des fouilles à Pairis	
19	Compte-rendu : Robert GALL : Croix Champêtre et Habitat rural à Labaroche	André PERRIN
21	Note de lecture : Odile KAMMERER : Le cheptel bovin dans le Val d'Orbey avant la guerre de Trente Ans : Pour une histoire écologique	Annie PICHLER
24	Note de lecture : Les enfants et le patois dans le canton de Lapoutroie	Catherine SIMON
32	Les origines de la Famille Lefébure	Soeur BEATRIX
38	L'électricité dans le Val d'Orbey - 1ère partie	Anny BLOCH-RAYMOND
44	La culture biologique	René PRUD'HOMME
48	L'Eglise St Nicolas du Bonhomme - 1ère partie	M. le Curé HABIG
59	Pairis vient-il de Paradis ?	Pierre COLIN
60	Un document d'archives de 1791	Maria JULLIARD
63	Le cimetière de mon village : poésie	Maria JULLIARD
64	In bon vaula : histoire racontée par	Henri PETITDEMANGE
65	Dou peur ammes : histoire racontée par	Maurice HERMANN
66	Il y a 70 ans : La Première Guerre Mondiale. Témoignages recueillis par les	Elèves de 3e du Collège d'Orbey
80	Bibliographie sur la deuxième guerre mondiale	Armand SIMON
83	Les aléas du destin : nouvelle	Maria JULLIARD
88	L'école primaire à Labaroche sous l'occupation allemande : souvenirs	André PERRIN
90	Chronologie de la Libération du canton de Lapoutroie	Armand SIMON

Bulletin n° 4 - 1985

3	Editorial	Soeur BEATRIX
4	Assemblée Générale 1984	Bernadette SCHEHIN
7	Nos publications	
8	Rapport financier 1984	Rose-Blanche DUPONT
9	Membres de la Société d'Histoire	
11	La Société d'Histoire à la Foire Européenne de Strasbourg	Soeur BEATRIX
12	Le point sur les fouilles à Pairis	
15	Nouvelles des Associations Amies	
16	Les noms de lieux du Val d'Orbey	Wulf MULLER
26	Il y a cent ans naissait le petit train	Pierre DEMANGEAT
28	Les Dominicaines d'Unterlinden de Colmar à Orbey	Soeur ELIE
37	Quelques Etymologies : Tête des Faux, Faudé	Pierre COLIN
38	Les dernières années du Hohnack	Armand SIMON
46	DOM BOURSTE l'avant dernier Abbé de Pairis à la veille de la Révolution	Lucien JECKER
50	Foires et Marchés dans le canton au XIX° siècle	Francis LICHTLE
55	Lè Justine é so boutch : histoire racontée par	Henri PETITDEMANGE
56	En souvenir des Frères Sulkowski	Maria JULLIARD
60	La Chapelle funéraire de la famille Lefébure	Soeur BEATRIX
63	L'Eglise St Nicolas du Bonhomme	M. le Curé HABIG
72	Une famille exemplaire de notre terroir : Les Lamaze	Maria JULLIARD
78	Jules Réveillat - Un combattant de la Tête des Faux	Germain REVEILLET
79	L'électricité dans le Val d'Orbey	Anny BLOCH-RAYMOND
89	Les vicissitudes d'un incorporé de force	Henri PETITDEMANGE
96	Quatre générations de fossoyeurs	Marie-José COUTY
98	Tra feye è mèriè : histoire racontée par	Maurice HERMANN

ILLUSTRATEURS : Florent OSTHEIMER - Christophe LACH - Véronique LONGHINO

Bulletin n° 5 - 1986

3 - Editorial	Soeur BEATRIX
4 - L'Assemblée Générale 1985	Bernadette SCHEHIN
7 - Rapport Financier	Rose-Blanche DUPONT
8 - Liste des Membres	
10 - Le Comité	
11 - Réunion "Inventaire et Sauvegarde"	Lucien JECKER
13 - Quelques personnalités du canton à travers le N. D. B. A.	
14 - Les Associations Amies	
15 - Quelques noms de lieux-dits	Wulf MULLER
20 - Le Patois de Coinches et d'Orbey	Pierre COLIN
27 - Lo vaula dégottè	Maurice HERMANN
28 - Un monument funéraire de Pairis retrouvé	Pierre BRUNEL
33 - Nos publications	
34 - Guckerdey et Guthmann, deux personnages issus du Val d'Orbey	Jean ITTEL +
37 - Les Dominicaines, d'Unterlinden à Orbey (2)	Soeur ELIE o.p.
47 - Pierre de Blaru	Soeur BEATRIX
50 - Orbey et le droit de marché sous l'Ancien régime	Armand SIMON
54 - Le svastika de Hachimette	Soeur BEATRIX
56 - Testez votre savoir !	Soeur BEATRIX
57 - Notes de lecture : le passage de Charles X dans le canton en 1828	A. TOSCANI & A. SIMON
62 - Les jnaches do bètche do loup	Henri PETITDEMANGE
64 - Un curieux livre de classe d'autrefois	Maria JULLIARD
67 - L'hôtel "A LA CROIX D'OR" d'Orbey (1)	Lucien JECKER
77 - Document : un bail de 1884	Henri PETITDEMANGE
80 - Hommage à toutes les cloches (poésie et dessin)	Maria JULLIARD
82 - Les cloches de Lapoutroie : Souvenirs	Maria JULLIARD
86 - Eté 1986 : Deux expositions	
87 - Les deux guerres à Labaroche : Souvenirs de	Jeanne JEHIN
92 - Présentation de la Croix de Guerre	Georgette MAIRE
94 - Il y a 60 ans était inaugurée l'église de Hachimette	Marie Josée COUTY

ILLUSTRATEURS : Björn FUEHLER : "Les cloches"
Florent OSTHEIMER : "Borne, pierre tombale"

Bulletin n° 6 - 1987

3 - Le Mot du Président	Soeur BEATRIX
4 - L'Assemblée Générale et Activités 1986	Lucien JECKER
7 - Bilan Financier	Rose-Blanche DUPONT
8 - Membres de la Société d'Histoire en 1986	
10 - Le Comité	
11 - L'Héraldique et ses applications	André HERRSCHER
19 - Vestiges d'une plaque commémorative d'un Prieur de Pairis	D.P. BRUNEL
25 - Le Château de Hans : Légende d'après Victor LALEVEE	
28 - Noms de lieux et Patois	Wulf MULLER
33 - Associations et Musées du Canton	
34 - Les Maîtres d'Ecole du Val d'Orbey aux XVII° et XVIII° siècles	Catherine SIMON
40 - Le Collège d'Orbey et la connaissance du Patrimoine	
41 - Conservation du Patrimoine : Bravo à l'Association Forestière du Noirmont !	
43 - Labaroche : A la découverte des bornes communales	Armand SIMON
47 - Découvertes fortuites de fragments d'une céramique de poêle fleurdélinée	D.P. BRUNEL & P. SAUR
51 - La percée des Vosges ... au Bonhomme ! Correspondance de 1845	Lucien JECKER Lucien JECKER
56 - Les Plaisanteries du Tacot	
57 - Les Soeurs de la Doctrine Chrétienne de Nancy : Genèse d'une fondation	Soeur BEATRIX
69 - Généalogistes à vos plumes ! Les Registres de conscription	Pierre COLIN
74 - Souvenirs d'autrefois : la Vie d'un Quartier de Lapoutroie	M. JULLIARD & E. HAMRAOUI Henri PETITDEMANGE
80 - Lè Rotche dé Jnaches au Boerzwa	G. GRUENER & A. SIMON + Jean DODIN
82 - Journaux de Guerre 1914-1915	
92 - Mes mémoires de 1915	
94 - L'Eglise Ste Richarde de Hachimette. Il y aura 57 ans : le Baptême des Cloches	Marie-Josée COUTY
98 - Le Marchand de fromages à Fréland entre 1920 et 1940	Henri PETITDEMANGE Lucien JECKER
99 - Nouvelles brèves ... de 1923 ...	M. JULLIARD & E. HAMRAOUI Lucien JECKER
100 - Les tribulations d'un paysan : récit patois	
101 - L'Hôtel de la Croix d'Or à Orbey (2ème partie)	

Bulletin n° 7 - 1988

- 3 - Editorial
- 4 - Assemblée Générale 1988 à Labaroche
- 5 - Et bientôt le Bulletin n° 8
"Bicentenaire de la Révolution"
- 6 - Allocution prononcée à l'occasion de la remise
des Palmes Académiques à Soeur BEATRIX
- 7 - Liste des Membres de la Société d'Histoire
- 10 - Musées et Associations du Canton
- 12 - Les Patoisants Romans se rencontrent
- 14 - Mè Meere me mèryioe : chanson adaptée par

- 16 - Découverte d'une céramique protohistorique
à Pairis
- 20 - Pairis : 1138-1988. 850° anniversaire de
la fondation
- 41 - La légende du Bon Homme, d'après
- 45 - Les Maîtres et Maisons d'école aux XVII°
et XVIII° siècles (deuxième partie)
- 58 - Le Dragon de l'étang du Devin
- 62 - Les Eglises de Lapoutroie
- 65 - Témoignages de satisfaction ... Témoins de la
lignée des Bajo
- 69 - Glacières du XIX° siècle : la glacière Lefébure
- 72 - L'ancienne chapelle St Thiébault de Fréland
- 76 - A Fréland du temps de Badinguet
- 78 - Souvenirs de la Grande Guerre : témoignages
de Lapoutroyens
- 86 - Le travail du chanvre autrefois
- 93 - Journaux de guerre. Deuxième partie :
octobre 1914
- 99 - Lo Baco, l'Amour è lo Soudère
- 103 - L'Alsace-Lorraine : réflexion sur notre
histoire
- 114 - Les joyeusetés d'antan à Fréland
- 116 - La valise aux bijoux ou le Peloton Lefèbvre
dans les combats de Labaroche et d'Orbey en
décembre 1944

Soeur BEATRIX

Henri PETITDEMANGE

Soeur BEATRIX
B. SCHEHIN - M. HERMANN
J.P. JEANDON

D.P. BRUNEL

Armand SIMON
Victor LALEVEE

Catherine et Armand SIMON
Gabriel GRAVIER
Pierre BALLY

Maria JULLIARD
Soeur BEATRIX
Christophe BARLIER
Henri PETITDEMANGE

Maria JULLIARD
Henri PETITDEMANGE

Gisèle GRUENER
Pièce patoise

Raymond STEFFANN
Marie-Josée COUTY

Gérard LEFEBVRE

Bulletin n° 8 - 1989

- 3 - Editorial
- 4 - Rapport d'activités
- 6 - Membres du Conseil d'Administration
- 7 - Membres de la Société d'Histoire
- 10 - Patrimoine et Musées dans le Canton
- 11 - Des Calvaires mis en valeur
- 12 - A la découverte des monuments funéraires
- 16 - Lè feye èvo lè vètche
- 22 - Du nouveau sur la toponymie vosgienne
- 26 - Dom Bernardin Buchinger, abbé de Pairis
- 34 - Les métairies de la seigneurie de Ribeaupierre
dans la vallée de la Weiss
- 40 - Aspects de la vie à Lapoutroie avant la
Révolution
- 45 - Le Val d'Orbey en 1789
- 51 - Cahier de demande d'abolition des droits
seigneuriaux de Lapoutroie, du 1er août 1789
- 60 - La Révolution sur les linteaux

- 62 - Délibérations de la Municipalité du
Bonhomme, 1789-90
- 67 - Don patriotique d'un drapeau à Lapoutroie
en 1789
- 68 - Les derniers jours de l'abbaye de Pairis
- 81 - Prêtres constitutionnels et prêtres
réfractaires
- 86 - Le calendrier républicain
- 90 - Proscription révolutionnaire du fromage
de munster
- 92 - E Fralan do ta de Badinguet
- 94 - In mèrièdje manquè : chanson
- 96 - La Tête des Faux : poésie
- 99 - Notes de lecture : Julien Arène : Carnets
d'un soldat en Haute Alsace et dans les
Vosges (1914-1915)
- 103 - Souvenirs d'enfance ... en pays Welche
- 105 - Journaux de guerre 1914-1915. Troisième
partie : novembre à décembre 1914

Soeur BEATRIX
Soeur BEATRIX

Armand SIMON
Armand SIMON
Armand SIMON
Pièce patoise
Wulf MULLER
Henri HOBEL

Francis LICHTLE

Maria JULLIARD
Lucien JECKER

Armand SIMON
Armand SIMON & Florent
OSTHEIMER

Armand SIMON

Armand SIMON
Claude MULLER

Document
Henri PETITDEMANGE

Lucien JECKER
Henri PETITDEMANGE
Henri PETITDEMANGE
Jean Georges HABY

Armand SIMON
Raymond STEFFANN

Gisèle GRUENER

ILLUSTRATIONS :

- Linteaux de l'époque révolutionnaire
- " Fifine " dans la pièce patoise
- " Gugusse " dans la pièce patoise
- Vues de Lapoutroie en 1750 et 1804

Florent OSTHEIMER
Marie-Béatrice FERNANDEZ
F. MASSON
Eric HAMRAOUI

Bulletin n° 9 - 1990

- 3 - Editorial
- 4 - Assemblée Générale du 16.4.1989
au Bonhomme
- 5 - Rapport du Commissaire aux Comptes
- 6 - Pour une Béatrix : chanson
- 7 - Membres de la Société d'Histoire
- 11 - " O Velches, Mes Compatriotes "
- 14 - Fréland : La Maison du Pays Welche
- 21 - Généalogie
- 25 - Lè Complainte de " Mentine " : chanson
- 26 - Soirée Patoise à Fréland
- 28 - Le Prussien et le Petit Gamin : conte
- 30 - Brigitte è faut s'faire enne rajo :
sketch
- 32 - Souvenirs d'Enfance
Un charivari
- 34 - L'Eglise d'Orbey-Centre
Miettes de son Histoire
- 39 - Une Ecole au Grand Trait
- 45 - L'Alsace Romane
traduit de l'allemand par
- 54 - Des Communautés du Val d'Orbey à
travers leurs comptes - Année 1709
- 65 - La Vie Religieuse à l'Abbaye de Pairis
au XVIII° siècle
- 69 - Les Propriétés Foncières de l'Abbaye de
Pairis dans la vallée de la Weiss à la
fin de l'Ancien Régime
- 74 - La Marche des Siècles
- 76 - Histoire et Histoires

- 84 - Les Fruits d'Hier dans le Canton de
Lapoutroie
- 88 - Fête Médiévale à l'Abbaye de Pairis
- 90 - Acquisitions récentes
On peut se procurer au siège de la Société
Permanence

ILLUSTRATIONS :

- Les loups
- Le petit chaperon rouge
- Fête Médiévale à Pairis

- Soeur BEATRIX
- Maurice HERMANN
- Paul DIEUDONNE
- Paul DIEUDONNE

- Philippe JEHIN
- Henri PETITDEMANGE
- Pierre BEDEZ

- Henri PETITDEMANGE
- Maurice HERMANN

- Maurice HERMANN

- Raymond STEFFAN

- Soeur BEATRIX-Myriam STROBEL
- Françoise PRUNIER
- Wulf MULLER
- Henri PETITDEMANGE

- Yvette BARADEL

- Claude MULLER

- Francis LICHTLE
- Soeur BEATRIX
- Philippe JEHIN-Soeur BEATRIX
- Mary LELOUP sous la direction
de Denise SAULNIER

- Philippe GIRARDIN-Marie-Josée
COUTY
- Marie-Josée COUTY-Jacques
RIVIERE

- Jacques RIVIERE
- Raoul FERNANDEZ
- Jacques RIVIERE

Bulletin n° 10 - 1991

- 3 - Editorial
- 4 - Assemblée Générale du 1er Avril 1990
- 5 - Membres de la Société d'Histoire
- 8 - Comité Directeur en 1990
- 9 - Lo Morcaire è sé zèfants : fable de
La Fontaine
- 10 - En attendant minuit
- 12 - Lo loup é la storck : fable de
La Fontaine
- 14 - Lo p'tit navire : chanson
- 17 - Des armoiries dans le canton welche
- 29 - Les Miclo du Val d'Orbey
- 36 - Chronologie du Bonhomme
- 39 - Chronologie succinte de Lapoutroie -
Schnierlach
- 42 - La chasse dans le Val d'Orbey sous
l'ancien régime
- 46 - Incendie de l'abbaye de Pairis
le 30 janvier 1753
- 49 - Histoire de tutelle d'un enfant de
Fréland
- 52 - Le trésor lacté des Vosges
- 62 - Industrie et Commerce dans le Val d'Orbey
sous le directoire
- 76 - Une affaire de contrebande au Grand Trait
- 77 - Rétrospectives :
Histoire d'un petit train
Le Petit Train : chanson
- 83 - Hier la greffe
- 85 - Vive Labaroche ! chanson
- 86 - Courrier des lecteurs
- 88 - Acquisitions récentes
On peut se procurer au siège de la Société
Permanence
- 89 - Documentation à consulter sur place

ILLUSTRATIONS :

- Le petit train
- Le Val d'Orbey
- La fabrication du fromage de Munster

- Soeur BEATRIX
- Maurice HERMANN

- Maurice HERMANN
- Robert ARCQ

- Henri PETITDEMANGE
- Henri PETITDEMANGE
- André HERSCHER
- Jean Pol MICLO
- Philippe JEHIN

- Virginie HAXAIRE

- Philippe JEHIN

- Claude MULLER

- Charles SCHILLINGER
- Virginie HAXAIRE

- Yvette BARADEL
- Francis LICHTLE

- Maria JULLIARD
- Maria JULLIARD
- Philippe GIRARDIN

- Robert ARCQ

- Eric HAMRAOUI
- Jacques RIVIERE
- Virginie HAXAIRE

Bulletin n° 11 - 1992

- 3 - Editorial
- 4 - Assemblée Générale à Lapoutroie
- 5 - Comité directeur élu en 1992
- 6 - In Memoriam
- 7 - Membres de la Société d'Histoire
- 10 - Recueil historique de la Commune Urbach - Fréland
- 14 - Une messe en patois roman
- 17 - La fenaison d'autrefois dans le Val d'Orbey
- 20 - Lè fnau d'ennsoecwan da lè valay d'Orbèye
- 21 - Les nains de la roche du renard
- 22 - Lè nains dlè rotche do rnâ
- 23 - Généalogistes, à vos plumes !
- 26 - La Famille Herzog - Autour d'un contrat de mariage - Colmar le 14 juin 1834
- 31 - Le Général Eugène-Auguste Petitdemange 1866-1963
- 37 - Une belle figure locale : Soeur Alfrede Thomann
- 40 - Le martyre d'un prêtre orbélais l'Abbé Miclo
- 42 - Le calvaire du Col de Beïmont
- 44 - Poésie : La maison de mes ancêtres
- 45 - L'agriculture dans le Val d'Orbey au début du XVIIème siècle
- 54 - Pauvreté en pays welsche à la fin du 18ème siècle
- 57 - Témoignage de la tension religieuse à Fréland en 1791
- 59 - Aperçu sur la population du canton de Lapoutroie dans la première moitié du XIX° siècle
- 67 - Les bibliothèques scolaires et communales dans le canton de Lapoutroie de 1863 à 1869
- 76 - Musée des eaux de vie
- 78 - Souvenirs des deux guerres
- 80 - Histoire de la Libération de Lapoutroie Mois de décembre 1944
- 84 - Acquisitions récentes
On peut se procurer au siège de la société Permanence
- 85 - Société cantonale d'Histoire

ILLUSTRATIONS :

- Fin d'été aux Hautes-Huttas - Pastel de M. Henri BARADEL
- Arbre généalogique de la Famille BEDEZ - Photo de M. Pierre BEDEZ

Soeur BEATRIX
Maurice HERMANN

Raymond MAIRE

Charles SCHILLINGER

André PERRIN
Maurice HERMANN

Henri PETITDEMANGE

Pierre COLIN
Marie-Rose HERZOG

François PARFAIT
Soeur BEATRIX
Pierre BEDEZ
Soeur BEATRIX
Gaby BAUMANN
Philippe JEHIN

Francis LICHTLE
Marc DROUOT

Yvette BARADEL

Françoise PRUNIER

René DE MISCAULT
Soeur BEATRIX-Gaby BAUMANN
Yves MARTIN

EXPOSITION

SALLE LEFEBURE A ORBEY



CONGRES DES HISTORIENS A ENSISHEIM





CONGRES DES HISTORIENS A ENSISHEIM

